

## Chronique archéologique, 1960-1964

F. Anfray

Annales d'Ethiopie, Année 1965, Volume 6, Numéro 1

p. 3 - 48

[Voir l'article en ligne](#)

### Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

#### Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/> ). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

# CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE

(1960-1964)

PAR

FRANCIS ANFRAY

AVEC DES NOTES

DE G. ANNEQUIN, G. BAILLOUD ET R. SCHNEIDER \*

## I

Au cours des dernières années, les fouilles dans le nord du pays ont formé une part essentielle des travaux de l'Institut éthiopien d'archéologie. Le tome V des *Annales* a présenté les résultats obtenus en 1960 à Maṭarā<sup>(1)</sup> et à Yēḥā<sup>(2)</sup>. Un article de ce volume-ci expose les découvertes effectuées à Maṭarā depuis 1961<sup>(3)</sup>. En ce dernier site, les travaux ne sont pas terminés; il s'en faut. C'est une ville qui est à dégager. Plusieurs campagnes de fouilles sont nécessaires pour mettre au jour l'ensemble des ruines qui s'étendent au pied de l'Amba Saïm.

D'autres chantiers ont été ouverts à Adoulis et à Axoum. Les rapports détaillés sur ces fouilles seront fournis ultérieurement.

A Axoum, au nord de la vieille basilique Maryam-Sion, à peu de distance, une entreprise travaille à la construction d'une nouvelle basilique. En 1962, lors de travaux de fondation, ont été trouvés des éléments architecturaux de la période axoumite. Cela immédiatement à l'ouest du chantier ouvert en 1958 par H. de Contenson<sup>(4)</sup>. Avant que l'entreprise ne poursuive son travail, nous avons procédé à l'examen des vestiges anciens mis au jour et mené du 22 mars au 5 avril 1962 une courte campagne archéologique. Nous avons ainsi constaté que le mur à gradins partiellement dégagé par H. de Contenson (son niveau II) se prolongeait en direction de l'ouest. Il s'agit du côté nord d'un grand bâtiment dont l'entrée principale était à l'ouest, à en juger d'après un escalier monumental

\* Au cours de l'exposé, les contributions de MM. G. Annequin, G. Bailloud et R. Schneider seront encadrées par des crochets droits, avec indication de leurs initiales respectives.

<sup>(1)</sup> F. ANFRAY, *Première campagne de fouilles à Maṭarā (novembre 1959-janvier 1960)*, dans *Ann. d'Éth.*, V, 1963, p. 87-112, pl. LXI-CXIII.

<sup>(2)</sup> F. ANFRAY, *Une campagne de fouilles à Yēḥā (février-mars 1960)*, dans *Ann. d'Éth.*, V, 1963, p. 171-192, pl. CXIV-CLVII.

<sup>(3)</sup> Cf. *infra*, p. 49 et suiv.

<sup>(4)</sup> H. DE CONTENSON, *Les fouilles à Axoum en 1958*, dans *Ann. d'Éth.*, V, 1963, p. 3-14, pl. I-XXII; cf. *Ann. d'Éth.*, III, 1959, p. 101-102. L'attention de la Section d'archéologie s'était déjà portée sur ce secteur dès 1954, en raison des travaux de construction qui y étaient entrepris, cf. A. CAQUOT et J. LECLANT, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, Paris, 1956, p. 228.

également révélé par les travaux de l'entreprise. Nous avons trouvé plusieurs poteries marquées de croix et 63 monnaies axoumites. Il n'est pas douteux qu'on se trouve là en présence d'un édifice important des premiers temps du christianisme en Éthiopie, une église vraisemblablement. En raison des constructions plus ou moins récentes qui l'occupent, la zone est d'une exploration difficile.

A Adoulis, deux campagnes d'un mois, en 1961 et 1962, ont eu lieu en un endroit situé au nord-ouest du champ de ruines. Le matériau ancien de nature volcanique — les pierres de construction éboulées — mêlé au sable forme sur les restes de murs une croûte épaisse et compacte. Cette circonstance n'est pas pour faciliter le travail de fouille; il n'a porté jusqu'à présent que sur une petite surface. Nous y avons observé pourtant que le type architectural des anciennes constructions d'Adoulis était axoumite; axoumite aussi la poterie, abstraction faite des amphores côtelées à pâte blanchâtre apportées en grand nombre du monde méditerranéen. Les monnaies, une seule exceptée sur 143, sont axoumites. En revanche, les objets d'importation étrangère sont peu nombreux. A considérer l'ensemble des vestiges anciens mis au jour dans ce quartier de ruines, on peut dire que le caractère prédominant est axoumite.

Adoulis, Maṭarā, Axoum, il apparaît qu'au long de cet axe de civilisation, à l'époque axoumite, régnait une grande unité culturelle.

## II

Les campagnes de fouilles dans le nord ont été l'occasion d'enquêtes et de découvertes dont nous pensons qu'il est utile de faire état ici. Nous nous réservons d'ailleurs de revenir sur certaines de ces découvertes en des livraisons prochaines de cette revue.

### A. Axoum

1. En novembre 1960 un habitant de la localité nous remettait un goulot de jarre en terre cuite rouge trouvé lors de travaux de terrassement effectués sous le grand sycomore situé à proximité de l'entrée principale du parvis de la basilique Maryam-Sion, à l'ouest (pl. I, fig. A).

Cet objet en forme de tête humaine (*J. E.*, 2095) comporte un orifice à la partie supérieure. Dimensions : hauteur, 9 centimètres; grand diamètre, 12 centimètres. La similitude est étroite avec les goulots de jarre découverts antérieurement au voisinage de la stèle géante <sup>(1)</sup>.

2. A signaler au lieu-dit Meṣṭāḥā-Ouorqi (ግሰጣሓ : ወርቂ) <sup>(2)</sup>, à deux kilomètres environ au nord-ouest d'Axoum, l'existence d'une grande pierre plate, à rebord, constituant une table massive (pl. I, fig. B).

3. En 1961, les autorités locales font percer une rue dans le quartier Addi-Kiltè, selon une direction est-ouest. En quatre endroits, les ouvriers mettent au

<sup>(1)</sup> Sur ces goulots en forme de têtes, cf. *Ann. d'Éth.*, I, 1955, p. 4; III, 1959, p. 3, n. 3 et pl. III-IV bis, p. 30 et pl. XV-XVII, ainsi que J. LECLANT, *Bull. de la Soc. d'arch. copte*, Le Caire, XVI, 1962, p. 300-301 et pl. XI-XII.

<sup>(2)</sup> En tigrigna : « l'éventaire de l'or ». Cette appellation vient peut-être de ce que l'esprit populaire a voulu voir là une table pour la montre de l'or dans les anciens temps.

jour de grosses pierres équarries, superposées : pierres d'angles sans doute d'édifices assez considérables (pl. I, fig. C et D) <sup>(1)</sup>.

4. D'autre part, la même année, le gérant du Touring Hôtel, à l'est de la ville, trouve dans son jardin à 37 mètres à l'ouest de l'hôtel, et à 46 mètres au nord de la route, une stèle quadrangulaire couchée à 0,60 mètre sous terre. Cette stèle très régulièrement taillée a une hauteur de 3,50 mètres (pl. I, fig. E). La partie originellement destinée à être enterrée, grossièrement taillée, mesure 0,60 mètre. Au pied de la partie visible quand la stèle était en place, les dimensions prises à l'horizontale sont les suivantes : 0,75 × 0,39 mètre.

5. En 1962, l'église des Quatre animaux (*'Arba'at ensesā*) était en reconstruction <sup>(2)</sup>. D'après la tradition locale cette église, autrefois ronde, a été construite par un petit-fils de l'empereur Fasilidas : Adiam Segued Yassou (አዲያም ስገድ ፡ አያሱ ፡). A l'intérieur de cette église, pour les nécessités des travaux récents, des tranchées ont été creusées par places. C'est ainsi que plusieurs sépultures, environ dix-huit, ont été ouvertes à plus de deux mètres de profondeur. Sépultures de gens d'humble condition. Les tessons de poterie épars dans le sol n'ont rien de proprement axoumite.

La constatation la plus intéressante a été celle de l'existence sous la partie centrale de l'église, le *maqdas*, de deux tombeaux creusés dans le rocher. Ils ont une analogie marquée avec ceux de Yēhā : un puits vertical donnant accès à un caveau <sup>(3)</sup>. La tradition du lieu désigne l'un d'eux comme étant la sépulture de Seladoba, arrière-grand-père de Kaleb. En fait, ces tombeaux pourraient bien dater de la période préaxoumite. Le caractère sacré de l'endroit a été un obstacle à l'examen de leur contenu.

## B. Yēhā

1. En 1960, alors que nous travaillions aux fouilles des tombeaux, nous sommes allé voir, à trois heures de mulet au nord de Yēhā, dans le district Aḥsā-Ouaredā (አሕሰአ ፡ ወረዳ ፡), à Amba-Addi-Maqdas, une courte inscription fragmentaire sur un bloc en granit gris-bleu (pl. II, fig. A). Cette inscription (longueur : 18 centimètres) paraît être en vieil éthiopien. Elle est incomplète et difficilement traduisible : « ... cette pierre, Ouazeb » (?).

2. Non loin de là, en un lieu appelé Menber Tabot, sur un haut piton d'escalade peu facile, se trouvent les restes d'une construction apparemment ancienne, disons moyenâgeuse. Les gens du pays nous ont dit que dans une grotte maintenant fermée, non loin, sont cachés de vieux manuscrits en provenance d'une église détruite à une époque indéterminée. Cette église était, paraît-il, une fondation de Guebra Masqal.

<sup>(1)</sup> En 1963, dans le même quartier, à 300 mètres environ du vieux sycamore (Darō-Addi-Kiltē), nous avons vu trois pierres plates et longues (comme un emmarchement) ainsi qu'une gouttière, nouvellement dégagées; c'est une partie de quelque ensemble architectural. La deuxième marche, la plus longue, atteint 3,20 mètres. On est évidemment là dans le quartier des grands monuments que montre le plan de la *D.A.E.*, I, 1913, Tafel II.

<sup>(2)</sup> Voir le plan dans *D.A.E.*, I, 1913, p. 46, fig. 87.

<sup>(3)</sup> F. ANFRAY, *Ann. d'Éth.*, V, 1963, p. 173 et suiv., pl. CXV et suiv. On comparera également avec les tombeaux découverts en 1954 à l'est de la ville, cf. *Ann. d'Éth.*, I, 1955, p. 3.

3. A une heure et demie de mulet au nord-est de Yēhā, dans une région qu'on nomme Addi-Balaw, non loin de l'Amba-Addi-Balaw, nous avons pu voir un site antique : Mezaber (መዘብር) <sup>(1)</sup>. C'est une élévation de terrain qui semble bien recouvrir des ruines; ici et là, des tronçons de piliers coupés aux angles; des tessons de poterie rouge assez abondants (pl. II, fig. B et C). Ruines d'époque axoumite? C'est vraisemblable.

### C. Bihāt (ቢአት)

1. Un village dans la plaine de Addi-Goulti (ዓዲ ጉልቲ) au sud-sud-ouest de Maṭarā, dans l'Akkele Gouzaï. On y remarque deux stèles fichées en terre (pl. II, fig. D). L'une est haute de 2 mètres, large de 0,55 mètre sur un côté, de 0,20 mètre sur l'autre. La deuxième est haute de 1,70 mètre; ses côtés ont les mêmes dimensions que celles de la première stèle. En réalité, c'étaient primitivement des marches d'un édifice ancien. Mais on ignore la nature de celui-ci et sa position.

2. Non loin est la vieille église Kidane-Mehret. Autour de cette église, sous terre, se trouvent des ruines. Par places le sol s'effondre. Les habitants de la localité disent avoir trouvé des morceaux de poterie antique.

### D. Fikyā (ፊቅያ)

Un lieu-dit à moins de trois kilomètres au nord-est de Bihāt. Là sont les ruines d'un temple antique et ses annexes. A. J. Drewes y a étudié plusieurs inscriptions gravées dans des blocs de pierre <sup>(2)</sup>.

Du temple il ne reste que les arasements (pl. III, fig. A et B). Largeur extérieure : 11,70 mètres. Les murs ont une épaisseur de 0,95 mètre et 0,80 mètre. Ils sont en plaques de schiste.

A proximité, un monticule enferme les restes d'un bâtiment mieux conservé. Ses murs sont également faits de plaques de schiste. Bâtiment de l'époque préaxoumite probablement (pl. III, fig. C).

M. A. J. Drewes a signalé l'existence d'un autel en pierre calcaire. Il était sur les ruines du premier édifice. Nous l'avons déposé au Musée archéologique d'Addis-Ababa <sup>(3)</sup> (pl. III, fig. D). Il mesure en longueur 0,98 mètre et en largeur 0,48 mètre. La partie supérieure est taillée en creux; une rigole sur le côté droit, au milieu, permettait l'écoulement du liquide des sacrifices. Deux protomes de

<sup>(1)</sup> Ce nom signifie « les ruines ». D'autres endroits sont appelés ainsi, ailleurs, dans la région d'Axoum notamment.

<sup>(2)</sup> A. J. DREWES, *Bibliotheca Orientalis*, XI, 1954, p. 185-186 et XIII, 1956, p. 179-182, ainsi que *Inscriptions de l'Éthiopie antique*, Leyde, 1962, p. 19-22.

<sup>(3)</sup> Sur le musée archéologique d'Addis-Ababa, voir l'article de Jean Leclant paru dans le *Bulletin de la Société d'archéologie copte*, Le Caire, XVI, 1962, p. 289-304, 20 planches. — En 1963, la présentation de ce musée a été remaniée en vue de son amélioration et pour faire face à de nouvelles collections. Ajoutons que le projet de construction à Addis-Ababa d'un Musée national est à l'ordre du jour; il comprendra un Département d'archéologie.

sphinx <sup>(1)</sup> formaient la partie antérieure. On distingue encore les pattes de l'un des deux, à droite. La date de ce monument est celle des inscriptions, selon toute apparence.

E. *Me'erād-Ouorqi* (ጥጥራዳ : ወርቁ :), « La fouille de l'or »

C'est un petit tertre à mi-chemin entre Bihāt et Fiḳyā. Site antique, disent les gens du pays, apparemment avec raison.

F. *Biet-Abba-Hanni*

Un kilomètre environ au nord de Der'a (ደርዳ) : Les ruines antiques couvrent une assez grande étendue. Les restes de constructions en plaques de schiste montrent encore le mode architectural ancien : parties saillantes et parties rentrantes alternées; gradins. Les tessons de poterie assez peu nombreux en surface sont de l'époque ancienne (pl. IV, fig. A et B).

G. *Hām* (አም :)

1. Site antique situé à deux heures de mulet à l'ouest de la bourgade de Zālā-Anbassa. Le monastère de Debra-Libanos est voisin. L'église Enda-Maryam date du Moyen Âge. Elle abrite l'inscription de Gihō <sup>(2)</sup>. Des vestiges importants d'édifices plus anciens entrent dans sa construction, particulièrement de gros piliers monolithes. L'un d'eux (pl. IV, fig. D), placé dans le *maqdas*, a une hauteur apparente d'environ 3 mètres; une largeur de 0,50 mètre.

Quelques objets antiques sont conservés dans cette église, entre autres des poteries côtelées (amphores méditerranéennes, type adoulitain) à l'état fragmentaire, ainsi que des vases de pierre. Un de ces vases mérite une mention particulière : c'est un grand bassin (pl. IV, fig. C) taillé dans une sorte de granit. Sa hauteur est de 27 centimètres et de 0,62 mètre son diamètre extérieur. Il est brisé à un endroit. Il comporte sur le bord deux prises symétriques et une sorte de gouttière pour écoulement. Selon la légende, Abba Libanos fit venir ce bassin d'Axoum pour le baptême d'un musulman nommé Mohammed Tsada; converti au christianisme par Abba Libanos, ce musulman prit un nouveau nom : Derar. Il est le père des habitants de Hām.

A peu de distance de l'église deux piliers axoumites se dressent encore sur un petit tertre. Selon la tradition, ce sont les restes de l'église Enda-Mikaël, fondée par Guebra Maskal.

Une autre tradition est attachée au site, selon laquelle Ménélik I<sup>er</sup> se serait arrêté là venant de Jérusalem avec les tables de la Loi. Mais c'est Abba Libanos, le fondateur du célèbre monastère sis au voisinage sur un escarpement rocheux, qui a laissé l'empreinte la plus vive.

<sup>(1)</sup> Au sujet du sphinx dans l'Éthiopie antique, cf. J. LECLANT, *Bull. de la Soc. d'arch. copte*, Le Caire, XVI, 1962, p. 293, n. 1.

<sup>(2)</sup> CONTI ROSSINI, *L'iscrizione etiopica di Ham*, dans *Atti della Reale Accademia d'Italia*, 1939, p. 1-14.

2. A l'ouest de Hām, environ deux kilomètres, sur la pente d'une vallée encaissée <sup>(1)</sup>, un dispositif rappelant celui de 'Aṣḥafī près d'Axoum <sup>(2)</sup> est creusé dans le roc. C'est, comme là, un pressoir, destiné à l'huile probablement. Un ensemble de trois cuveaux de profondeurs différentes communiquent entre eux par des



Fig. 1. — Hām. Un tumulus d'une époque indéterminée.

conduits (pl. V-VII). La grande cuve (2,70 × 1,40 mètre; profondeur : 1 mètre) recevait les fruits qui y étaient pressés. Le cuveau B servait de bassin de décantation; il a plus de 2 mètres de profondeur.

3. Signalons encore dans la région, dispersés sur des kilomètres, de nombreux tumuli de pierres entassées (fig. 1) au premier abord il est difficile de dire à quelle



Fig. 2. — Hām. Un tombeau (fouillé clandestinement) au centre d'un tumulus.

époque ils ont été faits et par quelle population. Certains ont été fouillés clandestinement (fig. 2). Il apparaît que chaque tumulus forme un tombeau; au centre, une maçonnerie de dalles superposées abrite les restes d'un seul individu, semble-t-il. Nous n'avons vu aucun objet permettant quelque précision relative à l'époque de ces tombeaux. Les gens du pays ne possèdent pas non plus de données utiles. Seule une exploration méthodique viendrait sans doute à bout de l'incertitude présente.

<sup>(1)</sup> L'endroit s'appelle Abba-Libanos-me'sella (« Où Abba Libanos a prié »).

<sup>(2)</sup> Pour 'Aṣḥafī, cf. Th. VON LÜPKE, *D.A.E.*, I, 1913, p. 74-76 (« Fruchtkeltern »).

H. *Maryam-Kédi*

Au kilomètre 255 sur la grand-route au sud d'Asmara, en contrebas du santon d'Ahmed Nagash, se trouve une petite église ronde au toit couvert de chaume. Près de cette église, au sud, dans un champ au bord de la route, nous avons recueilli des tessons de poterie nombreux et indiscutablement de l'époque axoumite : poterie semblable à celle de Maṭarā, Axoum et Adoulis. En plus, quelques morceaux de briques étaient épars sur le terrain. Une brique entière en terre rouge, bien cuite et régulièrement façonnée, mesure  $30 \times 30 \times 6,5$  centimètres. Nous n'avons pas observé de vestiges de construction ancienne; il faut penser qu'il en existe, recouverts par la terre et la pierre des décombres.

I. *Logo-Sarda* (ሎጎ : ሳርዳ :

Village situé sur un plateau à plusieurs heures de mulet au sud-ouest de Maṭarā. En 1963, un prêtre de ce village, de passage à Sénafé, a bien voulu nous montrer un évangélaire appartenant à l'église Enda-Yohannes. C'est un manuscrit que la paléographie <sup>(1)</sup> permet de dater du XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle. Ce manuscrit contient les peintures des quatre évangélistes. Les couleurs sont vives et variées; les tons francs et le style particulier rattachent ces œuvres à la période ancienne des peintures de manuscrits. Nous donnons deux exemples de ces images qui sont à pleine page dans l'original (l'absence ici des couleurs enlève évidemment beaucoup de l'intérêt). Ce sont les évangélistes saint Luc et saint Marc (pl. XV, fig. A et B).

## III

Pour les études de préhistoire — on sait qu'en Éthiopie beaucoup est à faire en ce domaine — l'Institut éthiopien d'archéologie a bénéficié depuis 1962 du concours de M. Gérard Bailloud, professeur de préhistoire au Musée de l'Homme à Paris et docteur de l'Université de Paris <sup>(2)</sup>.

On trouvera dans une brochure à paraître prochainement <sup>(3)</sup> une étude très documentée sur la station de Melka-Kontourè, récemment découverte; elle apparaît d'une importance capitale pour la préhistoire de l'Éthiopie et, plus généralement, de l'Afrique orientale.

En 1962-1963, G. Bailloud a accompli en outre une mission dans la province de Harar. Un prochain numéro de cette revue fournira les résultats détaillés obtenus au cours de cette mission, sur laquelle l'auteur a communiqué la note préliminaire qui suit.

<sup>(1)</sup> D'après R. Schneider.

<sup>(2)</sup> G. Bailloud a consacré une mise au point sur les recherches de préhistoire en Éthiopie dans *Cahiers de l'Afrique et de l'Asie*, V. *Mer Rouge, Afrique orientale*, Paris, 1959, p. 15-43, 5 figures et 9 photos.

<sup>(3)</sup> Le n° 1 des *Cahiers de l'Institut éthiopien d'archéologie* (Addis-Ababa).

[Au cours de l'hiver 1962-1963, une mission composée de M. G. Bailloud et d'Ato Kebede Bogale, de l'Institut éthiopien d'archéologie, a pu passer trois mois dans la province de Harar, avec pour objectif l'étude systématique des peintures rupestres de la région Harar-Diré Daoua, et des industries associées. Elle a bénéficié sur place de l'aide compétente d'Ato Ahmed Ali Chami, expert en géologie et en histoire locale. Les sites à peintures rupestres déjà signalés ont tous été revus, et de nombreux sites inédits ont été découverts. Partout des calques et des relevés grandeur nature ont été effectués, et de nombreuses photographies en noir et en couleur ont été prises. Successivement ont été visités les sites de :

1. *Saka Sharifa*, à 15 kilomètres au nord-est de Harar, déjà partiellement publié par B. von Rosen <sup>(1)</sup>; cinq étages de peintures y ont été distingués.

2. *Bakké Gargadou*; site peu important, à figurations symboliques.

3. *Goda Rorris* (= *Errer Kimiet I*); peintures surtout récentes, à zébus, sauf un panneau de bœufs en diabolo, qui appartient au plus ancien étage des peintures du Harar.

4. *Goda Karré* (= *Errer Kimiet II*); quelques bonnes peintures blanches. Comme le premier, ces trois derniers sites avaient déjà été vus par B. von Rosen.

5. *Goda Ondji*; site nouveau, situé près de Combulcia; deux étages de peintures, l'un avec des zébus et des personnages de style décadent, l'autre avec des figurations symboliques et des peintures schématiques du type de la grotte du Porc-Épic.

6. *Oladi*; site nouveau, situé dans la région de Saka Sharifa; grand bovidé linéaire de 1 mètre de long, bœufs en teinte plate, quelques peintures récentes.

7. *Awallé*; site nouveau, situé entre Combulcia et Diré Daoua; quelques bovidés anciens très altérés, mais il y a surtout des chameaux en grande abondance, accompagnés de grilles et de cupules cernées de couleur.

8. *Ourso*; site déjà vu par Cayla et Groisne, mais inédit; ensemble à peu près homogène et appartenant à une phase archaïque de l'art rupestre du Harar : bovidés, moutons à queue grasse, personnages schématisés en forme de H, quelques scènes de chasse.

9. *Laga Oda I*; site déjà signalé par le Père Azaïs et vu à plusieurs reprises, mais inédit. C'est le plus important des sites que nous ayons visité. Nombreuses peintures archaïques du style d'Ourso évoluant vers des styles originaux à peintures bichromes et trichromes, qu'accompagnent de longues files de bâtonnets et d'ovales alternant (homme et bouclier ? pl. VIII, fig. A). Peintures décadentes à zébus, de plusieurs monuments.

10. *Laga Oda II*; site nouveau, avec quelques peintures du style d'Ourso.

11. *Goda Kataba*, publié par l'abbé Breuil sous le nom de Genda Biftou <sup>(2)</sup>.

<sup>(1)</sup> Bjorn VON ROSEN, *Berget och solen*, Stockholm, 1949.

<sup>(2)</sup> Abbé H. BREUIL, *Peintures rupestres préhistoriques du Harrar (Abyssinie)*, dans *L'Anthropologie*, 44, 1934, p. 473-483.

12. *Djilbo*; site nouveau, avec six étages de peintures souvent superposés, style d'Ourso, style bichrome de Laga Oda, peintures schématiques récentes.

13. *Goda Dassa*; site nouveau, à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Diré Daoua; peintures bien conservées, avec une dizaine d'étages couvrant toute la durée de l'art rupestre du Harar; certains styles n'ont pas été vus en d'autres emplacements (pl. VIII, fig. B).

Dans tous les sites où une industrie préhistorique était susceptible de s'être conservée — c'est-à-dire la presque totalité — nous avons recueilli en surface ou en sondage une industrie assez abondante, et toujours la même : il s'agit du Wiltonien, caractérisé par une abondance de petites lamelles à dos et quelques grattoirs ronds. En l'absence d'autres vestiges, il ne fait guère de doute qu'il faille attribuer aux auteurs de cette industrie la paternité des peintures. Il ne faut donc pas appliquer partout sans nuances l'équation classique Wiltonien = civilisation de chasseurs, puisque dans le Harar ceux-ci peignent essentiellement des bœufs et des moutons domestiques.

Des industries préhistoriques plus anciennes n'ont été rencontrées qu'en deux points. A Saka Sharifa, nous avons sondé un petit abri non orné, à peu de distance de l'abri peint. Les dépôts archéologiques s'y étageaient sur 1,80 mètre d'épaisseur, montrant toute l'évolution du Magosien, surmonté du Wiltonien. A Bakké Gardadou d'autre part quelques basaltes taillées appartenant à l'Acheuléo-Levalloisien ont été recueillies dans des alluvions fluviales.]

G. B.

#### IV

##### A. Poteries

Quelques mots à propos de vases (ou fragments de vases) trouvés récemment dans l'Est et le Sud-Ouest. Une certaine similitude de façon impose leur rapprochement. Ces poteries ont été trouvées fortuitement en trois régions différentes, en des endroits à peu près déserts, dans la terre.

1 et 2. Deux vases semblables par la forme et les dimensions ont été découverts dans la province de Harar, l'un dans un abri sous roche à l'ouest de Diré-Daoua <sup>(1)</sup>, l'autre près du village d'Asbi-Tafari, plus à l'ouest <sup>(2)</sup>. Nous donnons la photographie de ce dernier, le mieux conservé. Il mesure 16,5 centimètres de hauteur; il est incomplet car il avait un pied qui a été brisé (pl. IX, fig. A).

3. Le troisième lot, constitué d'une quantité de tessons, a été mis au jour à Manera (70 kilomètres environ au sud de Djimma, entre les deux branches de la rivière Chouchouma), lors de travaux de terrassement effectués pour l'aménage-

<sup>(1)</sup> À l'occasion d'un voyage de MM. Cayla et Groisne dans la région (Note et photo dans les archives de l'I. E. A.)

<sup>(2)</sup> Ce vase nous a été montré par Ato Segued Zaoude qui a bien voulu nous donner les renseignements que nous reproduisons et dont nous le remercions. Il est lui-même l'auteur de la trouvaille.

ment d'un terrain d'aviation <sup>(1)</sup>. Ces fragments de vase (l'un d'eux paraît être une pipe) se trouvaient entre 30 et 50 centimètres de profondeur (pl. IX, fig. B et C).

Toutes ces poteries étaient enterrées en des endroits qui ne sont plus aujourd'hui habités. Elles ont en commun leur façon, de belle qualité. Elles ont été faites au tour, lustrées; la pâte est fine, bien cuite. Leur couleur est pareille, brun clair.

Les croix gravées sur le vase d'Asbi-Tafari sont-elles le symbole chrétien? Point d'interrogation. Époque? Auteurs? Autres points d'interrogation.

### B. *Les pierres tombales de Quiha*

(bourgade à 315 kilomètres sur la grand-route au sud d'Asmara)

En mai 1963, deux des membres de l'Institut d'archéologie se rendirent à Quiha pour rechercher les quatre pierres tombales musulmanes signalées par Conti Rossini en 1937 <sup>(2)</sup>. En fait, douze pierres furent recueillies et ramenées au Musée archéologique d'Addis-Ababa. Elles paraissent dater des X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles de notre ère et attestent la présence d'une communauté musulmane sur le plateau tigréen à cette époque. Ces pierres seront publiées dans le tome VII des *Annales d'Éthiopie* par M<sup>me</sup> Madeleine Schneider.

## V

Les provinces du nord et de l'est de l'Éthiopie possèdent des témoins nombreux, quelques-uns très notables, du passé le plus ancien de l'Éthiopie <sup>(3)</sup>. Ce ne sont pas les seules, à beaucoup près. Il appartenait à l'Institut éthiopien d'archéologie de porter son intérêt sur d'autres aspects du patrimoine éthiopien, en d'autres régions. Au cours des récentes années, ses membres ont pris à tâche de développer les enquêtes sur les monuments et les documents du Moyen Âge dans les provinces du Choa, du Godjam et du Begameder. Plusieurs missions ont été organisées dont l'objet a été l'étude de quelques monuments historiques d'intérêt majeur et l'inventaire des objets mobiliers conservés dans les églises visitées. M. Roger Schneider a étudié spécialement les manuscrits et M. Guy Annequin les monuments (églises et châteaux) ainsi que les peintures.

<sup>(1)</sup> Nous devons à l'amabilité du docteur Andral (Institut Pasteur d'Éthiopie), que nous assurons de notre gratitude, de pouvoir présenter ici quelques spécimens de ces documents. Le docteur R. Andral a assisté à la mise au jour de ces objets.

<sup>(2)</sup> C. CONTI ROSSINI, *Necropoli musulmane ed antica chiesa cristiana presso Uogri Hariba nell'Enderta*, dans *Rivista degli Studi Orientali*, XVII, 1938, p. 399-408; PANSERA, *Quattro stele musulmane presso Uogher Hariba nell'Enderta*, dans *Studi Etiopici*, 1945, p. 3-6.

<sup>(3)</sup> Nous aurions pu faire état également des missions de MM. R. Schneider et G. Annequin au célèbre monastère de Gounda-Goundè dans l'Agamè, en 1961, 1962 et 1964. Au moment où nous écrivons ces lignes (début avril 1964), R. Schneider se trouve à Gounda-Goundè. On connaît la découverte faite par lui en septembre 1961 d'une version éthiopienne d'un traité d'Hippolyte de Rome dont il est question ailleurs dans le présent volume (*infra*, p. 165 et suiv.). — Sur Gounda-Goundè, son architecture, ses manuscrits, sa peinture, les divers objets conservés, des études sont actuellement en préparation. — En collaboration avec le ministère des Travaux publics d'Addis-Ababa, l'Institut éthiopien d'archéologie travaille également à la restauration de l'église du monastère de Debra Garzen.

Voici quelques indications sur ce qui a été fait. Elles sont ici très incomplètes. Dans un proche futur elles recevront, pour quelques-unes, de plus amples développements.

#### A. Djibât

Un mont à une soixantaine de kilomètres, par une piste, au sud-ouest de Haguéré Heywot (anciennement Ambo) dans le Choa <sup>(1)</sup> (pl. X, fig. A). La tradition place au sommet de ce mont une résidence de l'empereur Zar'a Yā'qob <sup>(2)</sup>. Aujourd'hui une végétation très dense de bambous occupe l'emplacement supposé de cette résidence (pl. X, fig. B). A certains endroits pourtant des pans de murs sont à découvert : de gros blocs de pierre grossièrement appareillés (pl. X, fig. C).

Sur une éminence où l'on dit qu'était une église, un bloc taillé peut avoir été un morceau de pilier. De temps à autre, des ermites y font des séjours de prière.

#### B. Adadi-Maryam (ou Anfar-Maryam) Choa <sup>(3)</sup>

(Adadi est le nom d'un arbre en galligna,  
Anfar désigne le même arbre en amharique)

[L'église souterraine d'Adadi-Maryam, située en pays Soddo, à quelque 70 kilomètres de trajet au sud-ouest d'Addis-Ababa, au-delà de l'Aouache (via gué de Melka-Kountourè), fut reconnue pour la première fois en 1926 par MM. Azaïs et Chambard qui en donnèrent une description écrite, un plan et cinq photographies <sup>(4)</sup>. Près de vingt ans plus tard, M. D. Buxton <sup>(5)</sup>, qui avait visité l'église, notait le caractère par trop schématique du relevé des deux Français. Il remarquait aussi que le bloc central, à l'intérieur de l'église, comprenait deux salles; ce que n'indique pas le plan de MM. Azaïs et Chambard. D'autre part, leur relevé prête encore à confusion dans le tracé qui est donné du fossé d'enceinte et dans la répartition et le nombre des ouvertures donnant sur l'extérieur. Aussi dans son étude sur les églises rupestres, M. R. Sauter <sup>(6)</sup> est-il entraîné après l'examen du plan à écrire que « le tout est entouré d'une tranchée servant de cour ». En fait, on peut difficilement parler de cour là où nous n'observons que d'étroites et brèves tranchées qui ne correspondent pas toujours entre elles. Ces fossés, mal commodes à la déambulation, sont plutôt conçus comme des soupiraux. En ouest, tout au plus, nous pouvons parler d'une cour; encore est-elle fort exigüe. C'est pourquoi, lors d'une visite récente à cette église (décembre 1962), les membres de l'Institut

<sup>(1)</sup> Une reconnaissance avait été organisée à Djibât par la Section d'archéologie dès 1953 (cf. rapport dactylographié aux archives de l'Institut).

<sup>(2)</sup> GUEBRÉ SELASSIÉ, *Chronique du règne de Menelik II*, Paris, 1930, p. 45.

<sup>(3)</sup> Une reconnaissance avait été faite à Adadi-Maryam par la Section d'archéologie en 1953 (cf. le rapport dactylographié de J. Leclant aux archives de l'Institut).

<sup>(4)</sup> R. P. AZAÏS et R. CHAMBARD, *Cinq années de recherches archéologiques en Éthiopie*, Paris, 1931. Description, p. 166-169. Plan, p. 168. Illustrations, pl. XXXVIII-XXXIX.

<sup>(5)</sup> D. BUXTON, *Christian Antiquities*, 1947, p. 33 et pl. XII; *Id.*, *Travels in Ethiopia*, 1949, p. 66-68 et photographie n° 26.

<sup>(6)</sup> R. SAUTER, *Ann. d'Éth.*, V, 1963, p. 279. Église n° 110. R. Sauter donne les références bibliographiques et note très justement que « son plan curieux (est) à rapprocher de Debra Garzen (Gunda Gundi), de l'église basse de Debra Damo, de Camcanit-Mikaël et d'Acheten-Mariam supérieure ». On peut ajouter aux références bibliographiques *l'Illustration* du 10 avril 1927 qui donne un bon cliché du vestibule de l'église.

d'archéologie ont jugé bon, disposant de plus de temps que leurs devanciers, d'en reprendre le plan et d'apporter à cette occasion quelques observations complémentaires (pl. XI-XIII, fig. 3 et 4).

Il serait fait mention de cette église, suivant les affirmations des prêtres du lieu, en deux manuscrits. D'une part dans le Zikré Tsadiq, manuscrit non encore publié dont un exemplaire se trouverait au Patriarcat d'Addis-Ababa; d'autre part dans le Mashafa Tefut dont on ne connaît qu'un seul exemplaire, fort volumineux semble-t-il, conservé à Guechen Amba. Ce livre relate la venue de la Vraie Croix en Éthiopie et renferme, entre autres, des généalogies éthiopiennes et une longue liste (228 noms) de fiefs donnés à Guechen par Zar'a Yā'qob. Il se pourrait alors que l'église d'Adadi-Maryam soit citée là. Aussi faudra-t-il attendre, pour contrôler, que le texte soit communiqué dans sa totalité aux spécialistes <sup>(1)</sup>. Cette église, toujours consacrée au culte, a subi par sa nature même peu de modifications. Seules

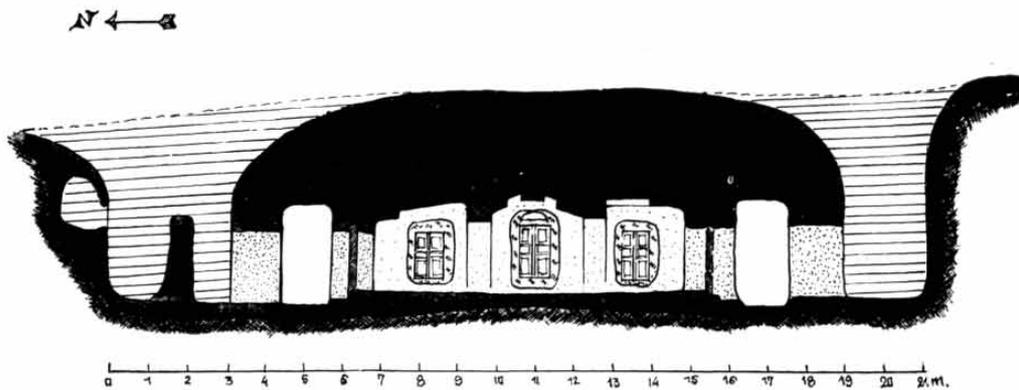


Fig. 3. — Adadi-Maryam. Coupe C-D de l'église avec la façade du maqdas.

les boiseries (portes, fenêtres et leurs encadrements) ont été refaites ces dernières années. Elle se présente comme un bloc de 19,5 mètres sur 16 mètres faiblement dégagé du milieu rocheux. On y accède par une rampe en ouest, par un escalier rectiligne d'une quinzaine de marches en nord-ouest, et par un autre escalier en épingle à cheveux à l'angle nord-est. L'entrée principale, en ouest, se fait aujourd'hui par l'ouverture la plus méridionale de la façade, les autres passages de cette même façade ayant été obstrués en partie par des murs de pierre sèche. De ce fait la lumière pénètre moins abondamment qu'autrefois.

Le Queniè Mahlet s'offre comme une salle spacieuse, étirée du nord au sud (quelque  $13 \times 4$  mètres) et haute de 2,60 mètres environ.

Le bloc central (maqdas et queddest), rectangle de 12,5 mètres sur 10,5 mètres, est ceinturé sur trois côtés par un étroit corridor, large en moyenne de 1,20 mètre, et percé d'ouvertures rectangulaires qui donnent de plain-pied sur les étroites fosses extérieures. La salle intermédiaire (queddest :  $8 \times 2,50$  mètres), percée de huit ouvertures, donne accès par trois portes au Saint-des-Saints. Une porte s'ouvre sur chacun des corridors latéraux. Une autre porte enfin, flanquée de deux petites fenêtres, donne sur le grand vestibule réservé aux chantres. Au plafond des bandes sculptées en léger relief prolongent les pilastres qui rythment la façade

<sup>(1)</sup> A. CAQUOT, *Aperçu préliminaire sur le Mashafa Tefut de Guechen Amba*, dans *Ann. d'Éth.*, I, 1955, p. 89-108. A. Caquot déplore que la transcription de la liste qui lui a été soumise est trop hâtive et incomplète pour être utilisable.

du Saint-des-Saints. Dans les compartiments nord et sud ainsi déterminés au plafond, une croix se détache en faible relief. Ce sont là, avec les arcs qui couronnent les deux portes sur l'axe principal, les seules notes décoratives de cette église. Car, il faut le noter, l'exécution générale reste assez fruste et hâtive. L'église d'ailleurs ne respire pas une grande richesse : pas de mobilier liturgique ; pas ou peu de manuscrits ; une piètre peinture sur toile d'exécution récente, ex-voto d'un tailleur de la capitale.

Les prêtres attachés à l'église prétendent que le roi Lalibela se « fit la main » à Adadi-Maryam avant d'aller exécuter dans le Lasta ses fameuses églises. Nous aurions alors ici un essai gauche et imparfait qui préfigurerait les réussites du Lasta. Nous pensons inversement, en invoquant les actes de saint Arôn, que nous avons à Adadi-Maryam plutôt un souvenir des célèbres églises rupestres de Lalibela. On sait que saint Arôn et ses disciples, frappés par ces dernières églises, « passèrent au sud du Takkazè où ils se mirent à creuser des églises pendant plusieurs années »<sup>(1)</sup>. Ce qui provoquerait alors une datation de l'église des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles.

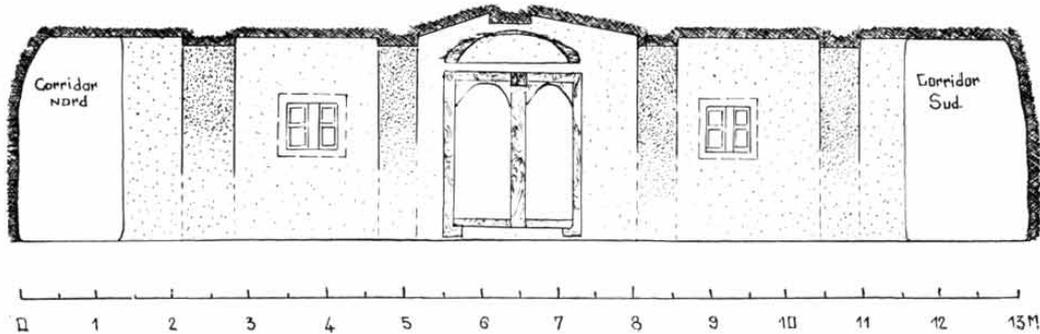


Fig. 4. — Adadi-Maryam. Coupe A-B de l'église, avec façade du queedest.

Dans leur récente traduction du récit de l'ambassade portugaise des années 1520-1526 auprès de Lebna Denguel, MM. Beckingham et Huntingford ont cru reconnaître dans la description que donne Alvarez, en son chapitre CXII, d'une église rupestre dédiée à la Vierge, celle même d'Adadi-Maryam. Ils donnent, page 399, un plan de l'église fortement inspiré de celui de MM. Azaïs et Chambard ; ils corrigent la largeur des corridors latéraux, mais rétrécissent de plus belle toutes les ouvertures<sup>(2)</sup>. Or, la description d'Alvarez, assez précise, reste très éloignée de ce que nous offre le site d'Adadi-Maryam. Et si la rivière qui coule au pied de l'église décrite par le Portugais est, comme le suggèrent MM. Beckingham et Huntingford, l'Akaki, alors pourquoi ne pas songer plutôt à ces églises-rupestres et ces nombreuses cavernes qui truffent effectivement les rives du Grand Akaki ? M. R. Sauter dans son étude sur les églises rupestres d'Éthiopie en décrit plusieurs, sous les nos 103, 104, 105 et 106, qui se rapprochent beaucoup plus des descriptions données par le chapelain portugais.

Quoi qu'il en soit, ce texte, qui se rapporte à l'année 1523, nous permet d'écrire sans excès d'audace que des églises de type rupestre existaient dans ces contrées

<sup>(1)</sup> R. SAUTER, *Ann. d'Éth.*, V, 1963, p. 291. *Actes de saint Arôn*, éd. B. TURAEV, p. 136 et 152.

<sup>(2)</sup> C. F. BECKINGHAM et G. W. B. HUNTINGFORD, *The Prester John of the Indies*, Cambridge, 1961, vol. II, p. 398-400.

alors méridionales de l'Éthiopie chrétienne, dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle. L'église d'Adadi-Maryam, en effet, tout comme celles des îles du lac Zouaï, celle de Birbir-Maryam ou celle, souterraine, encore, de Goba (province de Balè), témoignent que dès cette époque des groupes de religieux avaient réussi à s'implanter profondément vers le sud et le sud-ouest, en des régions alors réputées pour leur paganisme et leur hostilité au christianisme; et cela, peu de temps avant les fortes secousses provoquées par les passages des armées de Mohammed Grāñ, puis par les vagues Galla.

Cependant il ne faut pas perdre de vue non plus qu'avant ces graves épisodes le cœur politique de l'Empire éthiopien se situait non loin de ces parages. Lebna Denguel avant de fuir vers le Nord, après les premières rencontres avec Grāñ, avait choisi pour capitale Bâdeqé, qu'Arab Faqih dit située tout près de la Doukham, soit à moins d'une journée de marche à l'est d'Adadi-Maryam <sup>(1)</sup>. Fra Mauro, dès 1460, plaçait sur sa carte Barara, alors première ville d'Éthiopie, sur les bords de la rivière Docom (Doukham) <sup>(2)</sup>. Adadi-Maryam se présente donc comme un témoin de l'expansion du christianisme vers le sud, mais non comme un témoin excentrique.]

G. A.

C. En février 1963 et en novembre de la même année, deux missions dans les provinces du Godjam et du Begameder (lac Tana) ont permis des observations nombreuses et des découvertes exceptionnelles.

1. [Lors des missions au lac Tana et au Godjam, en 1963, il a été possible d'examiner un certain nombre de manuscrits aux différents endroits visités. Malgré le temps nécessairement court, on a pu reconnaître et photographier un certain nombre de textes inédits ou même inconnus : l'histoire de la construction de l'église de Kebrān (Kebrān); une poésie (malkè) en l'honneur de Zar'a Yā'qob (Dagā); les histoires de Za-Yohannes (Kebrān), de Takasta Berhān, de Za-Medhin (Dimā-Guorguis), de Sarṣa Petros (Debra-Worq), ainsi qu'un exemplaire du Synaxaire qui semble représenter une rédaction antérieure à la « Vulgate » et qui contient en outre quelques parties propres, par exemple un passage assez développé sur Filpos de Dabra Bizen, au lieu de la simple mention dans l'édition de la « Patrologie orientale ».]

R. S.

2. G. Annequin, attaché à l'étude de la peinture religieuse, a fait au cours des mêmes missions quantité de photographies des peintures murales et des tableaux mobiles conservés dans les sanctuaires. Cette collection déjà très représentative constitue dès à présent la base d'un ouvrage en chantier.

a. Nous donnons ici (pl. XIV) la reproduction photographique d'une très belle « Vierge allaitant ». C'est une œuvre du xv<sup>e</sup> siècle qui aurait été donnée à l'église

<sup>(1)</sup> R. BASSET, *Histoire de la conquête de l'Abyssinie par Chihab ed-din Ahmed ben Abd el-Kader*, Paris, 1897-1901, p. 101.

<sup>(2)</sup> O. G. S. CRAWFORD, *Ethiopian Itineraries ca 1400-1524*, Cambridge, 1958, p. 84-86 et fig. 4 (carte de Fra Mauro). Cf. la mention de Barara, après celle de la carte de Fra Mauro, sur l'itinéraire de Francesco Suriano, p. 41 : « Pasato che havemo lo fiume caminamo giorni diece e arrivamo alla corte delle Re magno Preteiane. La Qual era in un loco chiamato Barar » (année 1482).

de Dega Istifanos (lac Tana) où elle se trouve encore, par l'empereur Za'ra Yā'qob. Une inscription confirme d'ailleurs cette datation <sup>(1)</sup>. Au bas du tableau — la peinture est sur bois stuqué — saint Stéphane entre deux apôtres avec leurs attributs composent un groupe familial à la religiosité éthiopienne. Il faut voir en cette œuvre un joyau de la peinture religieuse d'Éthiopie.

\*  
\* \*

b. Bien que n'appartenant pas en propre à l'art éthiopien, on peut tout de même signaler deux triptyques d'un intérêt tout particulier que conserve l'église de Dimā-Guïorguis dans le Godjam parmi nombre d'objets précieux. Ces triptyques sont à n'en pas douter l'œuvre d'un peintre européen vivant en Éthiopie au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Cela se voit à ce que certains détails — inscriptions, le mode de représentation de la Trinité — sont typiquement éthiopiens (pl. XV, fig. C).

On sait par les textes que des peintres étrangers, à cette époque, ont travaillé en Éthiopie. Combien d'œuvres de ces peintres connaissait-on jusqu'à ce jour? Très peu <sup>(2)</sup>.

c. Du début du XVI<sup>e</sup> siècle encore, le même monastère de Dimā-Guïorguis garde en son trésor trois plaques émaillées dont la plus grande (hauteur : 25,6 centimètres; largeur : 20 centimètres) représente, assis face à face, les deux empereurs Naod et Lebna Denguel. La provenance de ces objets n'est pas connue.

### 3. Église de Barié-Guemb (pl. XVI-XVIII, fig. 5-7).

[A trente-deux kilomètres au sud-est de Gondar, au pied de Dancaz, dans un méandre de la route qui contourne le lac Tana, et sur une légère éminence, l'église insolite de Barié-Guemb apparaît de la route comme une grosse coupole étirée en pain de sucre.

Cette église, aujourd'hui en partie ruinée mais non désaffectée pour autant, est en voie de réfection. Les habitants de la région en effet, ont ouvert des collectes et dès l'hiver 1963 se livraient aux premières réparations. La coupole a déjà reçu (janvier 1964) un enduit de ciment. Cet édifice, nous le connaissons depuis la publication de Monti della Corte sur les châteaux de Gondar <sup>(3)</sup>. A l'exception de Pollera <sup>(4)</sup> qui le vit en 1929, il semble qu'aucun voyageur notoire ne lui ait rendu visite. Dédiée à saint Michel, l'église daterait selon la tradition locale du temps de Lebna-Denguel. C'est le dedjazmatch Barié qui serait à l'origine de sa fondation. Cela donnerait comme datation de l'édifice les toutes premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle. La « Guida » attribue la destruction de l'église à Mohammed Grāñ qui, on le sait, infligea en 1535 une sérieuse défaite aux troupes de Lebna Denguel repliées sur les bords du lac Tana. Mais les prêtres du lieu invoquent aussi les dévastations des Derviches, à la fin du siècle dernier. C'est non loin de là en effet,

<sup>(1)</sup> Elle dit, cette inscription, que le tableau est l'œuvre du peintre Fere Tsion, contemporain du roi Za'ra Yā'qob.

<sup>(2)</sup> Cf. *Tarik*, n° 2, 1963 (Institut éthiopien d'archéologie). G. ANNEQUIN, *Au temps de l'Empereur Lebna Denguel*, p. 47-51.

<sup>(3)</sup> MONTI DELLA CORTE, *I Castelli di Gondar*, Roma, 1938, ch. x, p. 105-111. Plan de l'église, p. 107. Dessin-croquis, p. 110.

<sup>(4)</sup> POLLERA, *Storie, leggende e favola del paese dei Negus*, p. 223 et suiv. Autres mentions de l'église dans la *Guida dell'Africa Orientale*, Milan, 1936, p. 379 ainsi que dans MATHEW, *Ethiopia The study of a Polity, 1540-1935*, London, 1947, p. 38.

à Delgui, sur la rive occidentale du lac, que les troupes du Godjam, sous le commandement de Téklé-Haymanot, subirent le 21 janvier 1881 une grave débâcle. « Atsié Ménélik, à cette nouvelle, partit pour le Beguemeder afin d'empêcher



Fig. 5. — L'église de Barié-Guemb; l'angle nord-est. La façade est, à droite, est celle qui a le plus souffert. Une croix (cf. le croquis de Monti della Corte) devait couronner le dôme. Poncet écrit des monuments de Gondar que leurs dômes étaient hérissés de croix.

la ruine des églises de la contrée et pour arrêter l'avance des Derviches» (1). L'île de Meşrâhâ, à quelques heures de là, ne fut pas épargnée. Et les membres de la mission Duchesne-Fournet, qui firent le tour complet du lac, moins de quinze ans après, notèrent sans cesse les traces de leur passage (2). « Sans doute, sur certains

(1) GUÉBRÉ SELASSIÉ, *Chronique du règne de Ménélik II*, Paris, 1930, p. 251 (n. 8) et 252.

(2) DUCHESNE-FOURNET, *Mission en Éthiopie (1901-1903)*, Paris, 1909, I, p. 149.

points, le pays qui semble avoir été naguère beaucoup plus peuplé, commença à renaître de ses ruines; mais ailleurs quelle désolation ! Parfois, encore aujourd'hui, des ruines d'églises se dressent isolées dans la campagne déserte, des crânes et des squelettes jonchent le sol..., etc. » <sup>(1)</sup>.

Il en va de même pour l'église de Barié-Guemb, isolée de nos jours sur son promontoire, et qui devait par le passé se trouver au milieu d'habitations.



Fig. 6. — L'église de Barié-Guemb. L'angle sud-ouest (à droite la façade sud).

L'église se présente comme un édifice à plan centré, à quatre façades percées chacune de quatre grandes baies cintrées et qui enferment en leur centre un maqdas, carré, porteur d'une haute coupole en pain de sucre. L'église offre un développement de façade de 56 mètres, soit 14 mètres par façade. Son élévation totale est de 11 mètres. Les façades extérieures, tout comme celles du maqdas, ne dépassent pas 4,50 mètres de hauteur. Un crépi de mortier devait à l'origine cacher l'appareil assez irrégulier.

Si l'église offre une rigoureuse symétrie de part et d'autre de l'axe médian est-ouest, il n'en va pas de même si l'on considère l'église selon l'axe nord-sud. Les ouvertures, tant extérieures que celles du maqdas, sont en effet décentrées et déplacées vers l'ouest. De ce fait, l'église, malgré son plan centré, demeure orientée selon la règle.

<sup>(1)</sup> DUCHESNE-FOURNET, *Mission en Éthiopie (1901-1903)*, Paris, 1909, I, p. 135.

Les hautes baies des façades extérieures devaient être fermées par de grandes portes de bois fixées dans les décrochements qui existent partout à l'intérieur du déambulatoire. Cependant aucune trace de gonds ou de crapaudines pour le témoigner. Ces façades extérieures ont fort souffert et sont aujourd'hui isolées du maqdas pour la plupart; la couverture du déambulatoire en effet s'est effondrée



Fig. 7. — Barié-Guemb. La porte nord du maqdas. Remarquer la triple voussure et le coussinet mouluré de grès rouge (qui n'existe pas sur les portes des façades extérieures). À droite, un pilier fait face à la porte.

sur la plus grande partie. Certains piliers (portés en pointillé sur le plan) ont même disparu. Le type de couverture de ce déambulatoire, large de 2,5 mètres, se présente de façon assez complexe. L'intervention d'une galerie intermédiaire composée d'une douzaine de piliers de section carrée a entraîné la construction d'une double voûte aux portées insignifiantes. Dans les angles d'ailleurs, où la portée est maximum, — mais n'excède pas trois mètres —, nous n'avons qu'un seul enjambement. Dans chacun des quatre corridors, quatre piliers sont distribués sur un arc de cercle dont la corde est la façade correspondante du maqdas, et dont le rayon n'est pas issu (contre toute attente, et il faut rectifier ici le relevé de Monti della Corte) du centre du maqdas mais du milieu du mur opposé à cet arc, à l'intérieur même du maqdas. Quatre de ces douze piliers qui ceinturent le maqdas viennent en juxter les angles. Des arcs en plein cintre les relient entre eux à une hauteur respectable (leur portée est limitée : deux mètres). Aucun chapiteau, aucune mouluration n'en accueillent ni ne soulignent la retombée. L'intervention de cette galerie superflue — couvrir un déambulatoire large de moins de trois mètres n'a jamais posé de problèmes — semble plutôt répondre à un impératif liturgique, à une tradition tenace qui se répercute jusque sur un édifice de dimensions très réduites. De fait, ce portique qui dévore singulièrement l'espace du quenié-mahlet impose un déplacement circulaire dans un bâtiment carré. Ici, comme pour les ouvertures décentrées des façades extérieures, les maçons n'ont pas obéi à une nécessité d'ordre esthétique ou architectural, mais uniquement à un impératif religieux.

Dans le maqdas le passage du plan carré au cercle de la coupole se fait par l'intermédiaire de trompes d'angle (voir photographie). Trois portes s'ouvrent sur

sur la plus grande partie. Certains piliers (portés en pointillé sur le plan) ont même disparu. Le type de couverture de ce déambulatoire, large de 2,5 mètres, se présente de façon assez complexe. L'intervention d'une galerie intermédiaire composée d'une douzaine de piliers de section carrée a entraîné la construction d'une double voûte aux portées insignifiantes. Dans les angles d'ailleurs, où la portée est maximum, — mais n'excède pas trois mètres —, nous n'avons qu'un seul enjambement. Dans chacun des quatre corridors, quatre piliers sont distribués sur un arc de cercle dont la corde est la façade correspondante du maqdas, et dont le rayon n'est pas issu (contre toute attente, et il faut rectifier ici le relevé de Monti della Corte) du centre du maqdas mais du milieu du mur opposé à cet arc, à l'intérieur même du maqdas. Quatre de ces douze piliers qui ceinturent le maqdas viennent en juxter les angles. Des arcs en plein cintre les relient entre eux à une hauteur respectable (leur

le quenié-mahlet. Celles du nord et du sud donnent de façon incommode sur un pilier. En est, une triple fenêtre s'ouvre à 1,50 mètre du sol.

Au premier abord il semble que nous ayons ici un renversement de la disposition traditionnelle aux provinces occidentales (Godjam, Begameder) : une église ronde à galeries concentriques, avec un maqdas cubique au centre <sup>(1)</sup>. A Barié-Guemb, au départ, nous avons un plan carré; et ce portique circulaire apparaît dès lors comme un repentir. Mais le plan général et la distribution de l'espace se confondent avec ceux des églises de type circulaire. Ainsi la confrontation

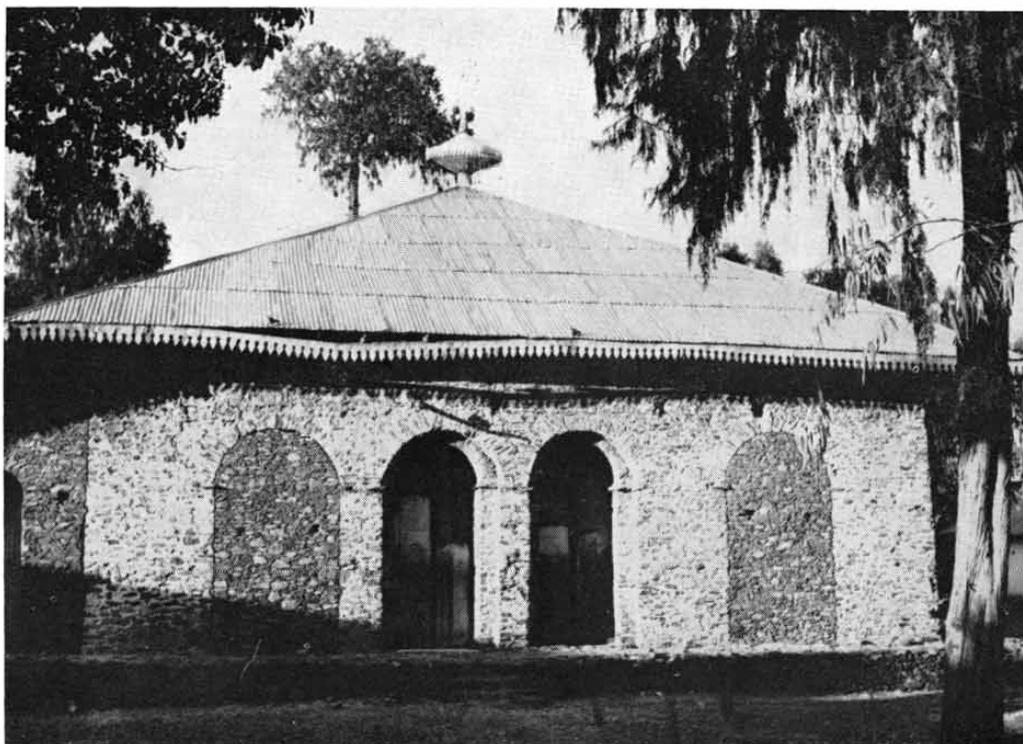


Fig. 8. — L'église d'Attatami Qeddous Mikaël dans l'enceinte de la Cité impériale de Gondar. L'élévation de cette façade (sud) donne une idée de ce que devait être celles de l'église de Barié-Guemb.

du plan de Barié-Guemb avec celui du Sauveur du Monde (Medhani-Alem), à Adoua, que nous devons à Krencker <sup>(2)</sup>, se passe de commentaires.

Cette église, pour insolite qu'elle soit au premier contact, n'en présente pas moins certaines similitudes avec les édifices gondariens. Ce type de coupole en pain de sucre et sur trompes d'angle a rencontré en effet une grande vogue au siècle suivant dans la capitale gondarienne <sup>(3)</sup>. Mais, alors que la coupole, à Barié-Guemb, repose sur le cœur de l'édifice, à Gondar, par contre, elle ne coiffe jamais

<sup>(1)</sup> Les exemples qui répondent à cette formule abondent : les églises d'Adoua, Kebran Gabriel, Debra Sina de Gorgora, l'église de Cousquam, etc.

<sup>(2)</sup> *D. A. E.*, III, *Profan und Kultbauten Nordabyssiniens*, p. 54, Abb. 160.

<sup>(3)</sup> Monti della Corte (pl. XII, face p. 39) donne un bon cliché d'une coupole de ce type, vue de l'intérieur, au château de Iyasu le Grand. Il note à propos : « Osservare la soluzione della cupoletta con voltine angolari a cuffia ». La Cité impériale, Cousquam, la ville elle-même (certaines églises) étaient hérissées de nombreuses coupolettes de ce type.

que des tours rejetées aux angles des bâtiments. Une autre similitude notable existe encore entre les façades de l'église de Barié-Guemb et celles de l'église Attatami Qeddous Mikaël (fig. 8), sise dans l'angle nord-est de la Cité impériale <sup>(1)</sup>. Monti della Corte en attribue à David III (1716-1721) la fondation. Deux siècles après Barié-Guemb, nous aurions alors à Gondar une copie assez fidèle, du moins quant à l'élévation des façades. Cela est étonnant mais non impossible dans un pays dont nous connaissons la force des traditions.

Si cette église remonte au règne de Lebna Denguel, alors il nous faut voir en elle un des tout premiers témoins de l'art gondarien, dit portugais-éthiopien. De ce fait elle prendrait une valeur capitale pour l'histoire de l'architecture en Éthiopie. Mais il nous faut reconnaître que la preuve de son existence dès le xvi<sup>e</sup> siècle nous fait cruellement défaut. De même, dans les siècles qui suivent, pas le moindre texte, pas la moindre chronique, à notre connaissance, ne mentionne son existence <sup>(2)</sup>.]

G. A.

#### 4. *Château de Gouzara* (pl. XIX-XXI).

[Vingt kilomètres à l'est de Barié-Guemb, non loin de l'île de Meṣrāhā et d'Emfraz, sur une éminence encombrée de broussailles, la ruine isolée du château de Gouzara se dresse au centre d'une grande boucle de la route. De cette dernière, vingt bonnes minutes de sentiers sinueux sont nécessaires pour atteindre le pied du bâtiment. De dimensions réduites, il s'inscrit dans un rectangle de 18 mètres sur 12. Sa plus haute tour, carrée, à l'angle sud-est ne dépassait pas 15 mètres. Toutefois, aujourd'hui encore, cette ruine conserve fière allure.

C'est à l'empereur Sarsa-Denguel, dont le long règne occupe le dernier tiers du xvi<sup>e</sup> siècle (1563-1597), que nous devons la construction de cet édifice. Nous apprenons par sa chronique qu'il établit sa résidence à Dobit, la neuvième année de son règne, c'est-à-dire en l'an 1572 <sup>(3)</sup>. Or, sous le nom de Dobit, il faut entendre, selon A. d'Abbadie, le château de Gouzara <sup>(4)</sup>. On peut de ce fait lui assigner une date de construction proche de l'année 1570. Occupé ailleurs le plus fort de son temps par de multiples campagnes guerrières, Sarsa-Denguel n'eut pas le loisir de s'y attarder de longues années.

Ya'qob qui lui succède est un enfant. Et s'il choisit Qoga pour capitale — Qoga, tout comme Gouzara, se trouve dans le district d'Emfraz — c'est à Dobit-Gouzara

<sup>(1)</sup> MONTI DELLA CORTE, *I Castelli di Gondar*, pl. XX (photo et plan, face p. 53) et p. 37-38. L'auteur, à son propos, souligne les belles proportions qui subsistent en dépit de nombreuses réfections.

<sup>(2)</sup> Dans les chroniques d'ailleurs, c'est sous le vocable de Menzero qu'est mentionnée cette église, si l'on en croit la chronique du roi Iyo'as (1755-1769) qui nous dit que le roi fait halte à Menzero « dont le nom est Bährey Gemb » (GUIDI, *Corpus scriptorum christianorum orientarium*, t. VI, Paris, 1912, p. 244). — Les chroniques d'ailleurs nous apprennent peu de chose à son sujet. Tout au plus que c'est parfois le lieu d'une halte dans les déplacements du souverain, — Iyāsu par exemple. Rien de plus. Quant au nom de Bährey, nous n'avons pu trouver qu'une seule fois mention de ce nom dans les annales du roi Bakāffā, où est cité un certain qēs haṭē Bährey, trisaïeul du roi par son ascendance maternelle (GUIDI, *C. S. C. O.*, t. V, Paris, 1903, dans *Annales de Bakāffā*, p. 290).

<sup>(3)</sup> J. PERRUCHON, *Notes pour l'histoire de l'Éthiopie*, dans *Revue sémitique*, 1896, p. 274.

<sup>(4)</sup> E. PEREIRA, *Chronica de Susenyos, rei de Ethiopia*, Lisboa, II, p. 447 (note se rapportant à la page 121).

qu'il résidait le plus volontiers, si l'on en croit Bruce <sup>(1)</sup>. Après le guerrier Sarsa-Denguel, il apportait quelque fraîcheur et animation dans les murs du château : « Il régna dans le plaisir et la danse, car c'était un enfant habitué à jouer », nous dit la chronique de ce roi <sup>(2)</sup>.

Puis c'est l'intermède Za-Denguel, au règne éphémère : cet « écolier qui avait été élevé dans l'île de Daga » et qui tomba vite sous les lances de ses propres soldats, « parce qu'il ne savait pas monter à cheval, ne connaissant que le chant ecclésiastique » <sup>(3)</sup>. Yā'qob, rappelé sur le trône, trouve à son tour, deux ans plus tard, la mort dans un combat contre Sousneyos.

S'il arrive à ce dernier, devenu empereur, de faire halte à Gouzara, jamais il ne s'y attarde. Il préfère séjourner à Dekhana avant de fixer sa résidence, en l'an 1619, à Dancaz. « Les Francs lui bâtirent (alors) deux palais : l'un à Danqaz et l'autre à Guargara » <sup>(4)</sup>. De ce dernier ensemble — cathédrale et palais — nous reste l'étrange et grandiose ruine de Maryam-Guemb, perchée sur son cap avancé dans les eaux septentrionales du Tana.

Le roi Fasilidas qui fixe sa résidence à Gondar l'an 1637 passe à plusieurs reprises la saison des pluies à Gouzara, les années 1634 et 1644 par exemple <sup>(5)</sup>. A la lecture des chroniques, on apprend donc que pendant plus de soixante-dix ans et de façon discontinue ce château servit de résidence aux empereurs et à leur entourage immédiat. Par la suite, il semble peu à peu glisser dans l'oubli.

Dans le même chapitre que celui consacré à Barié-Guemb, Monti della Corte, dans son livre sur Gondar, donne du château de Gouzara un plan, un dessin et une description rapide <sup>(6)</sup>.

Ce château de dimensions réduites avait un étage en son corps central; mais la grande tour carrée au sud (au-dessus de la salle 5) en comportait deux de plus. Du haut de cette tour, la vue sur le lac et ses entours devait être incomparable. Tout l'édifice aujourd'hui est à ciel ouvert, les poutres, planchers et plafonds ayant partout disparu. Toutefois on observe encore dans les murs les logements des poutres. Les plafonds s'élevaient à quelque cinq mètres du sol et du plancher pour chacun des deux niveaux. Le toit en terrasse était fermé par un mur à créneaux et merlons. Des balcons de bois semblaient déborder de cette terrasse sur les façades. Trois de ces dernières sont encore debout dans leur quasi-totalité, mais celle qui regardait vers le sud, vers le lac, s'est entièrement effondrée. Cet édifice s'ouvrait de toutes parts et de plain-pied sur l'extérieur. Ce qui ne traduit guère une idée de forteresse jalousement fermée, et close sur elle-même. Et l'accès à

(1) J. BRUCE, *Voyage aux sources du Nil*, éd. 1791, Paris, t. IV, livre III, p. 82 : « Passant par Emfras, il (Sousneyos) alla à Dobit, jadis le séjour favori de l'Empereur Jacob. Là Socinios tint conseil pour décider laquelle des deux provinces (Godjam ou Begameder) il secourrait la première ». Règne de Sousneyos, année 1617.

(2) J. PERRUCHON, *Revue sémitique*, 1896, p. 361. Règnes de Ya'qob et de Za-Dengel, 1597 et 1607.

(3) J. PERRUCHON, *Revue sémitique*, 1896, p. 362.

(4) J. PERRUCHON, *Revue sémitique*, 1896, p. 183-184. Règne de Susenyos ou Selṭan Segad.

(5) J. PERRUCHON, *Revue sémitique*, 1896, p. 84-87. Règne de Fasilidas.

(6) MONTI DELLA CORTE, *I Castelli di Gondar*, 1938, p. 105-111; sur le plan sont omises l'échelle et l'orientation. Voir aussi une courte description dans la *Guida dell'Africa Orientale*, 1938, p. 380. LEJAN, dans son *Voyage en Abyssinie*, Paris, 1872, p. 6 (selon M. DE COPPET, *Chronique du règne de Menelik II*, p. 561) rapporte une attribution de la construction du château, qui est difficilement acceptable : « A une lieue et demie d'Emfraz... il aurait été construit par deux architectes français Arneau et Garneau, d'où le nom d'Arno-Garno donné à la rivière tributaire du lac Tana près de laquelle se trouvent les ruines de cette résidence ».

l'étage se faisait même de l'extérieur. Aussi l'opinion émise par M. Mathew que Gouzara se présente comme la forteresse d'un souverain guerrier tandis que le palais du roi Fasilidas à Gondar s'offre comme un lieu de plaisance ne résiste pas à l'examen des deux édifices <sup>(1)</sup>. Le château du roi Fasilidas ne s'ouvre pas plus sur l'extérieur que celui de Gouzara. D'autre part, pour ces deux bâtiments une grande similitude de silhouette s'impose d'elle-même.

Une tour ronde, haute de quelque douze mètres, avec un léger fruit et un diamètre de 4,50 mètres au sol, flanque chaque extrémité de la façade nord, façade principale. Une coupolette (encore existante à l'angle nord-ouest) coiffait chacune d'elles.

Les ouvertures (portes et fenêtres), de largeur variable, sont toutes en plein cintre. Les claveaux de pierre claire, et le double coussinet de grès couleur brique à la réception des arcs, jettent une note gaie sur ces grises façades. A l'étage d'autres balcons de bois débordaient sur l'extérieur. Quelques poutres-témoins subsistent encore.

A l'intérieur, cinq salles au rez-de-chaussée et sans doute autant à l'étage. Les piédroits des portes sont souvent biseautés. De nombreuses niches-placards sont pratiquées dans l'épaisseur des murs. La construction en blocage de moellons irréguliers, liés avec du mortier, semble n'avoir reçu un épais enduit de plâtre qu'à l'intérieur de certaines pièces.

Le château n'était point isolé sur sa butte; d'autres constructions — les dépendances — très ruinées de nos jours, se reconnaissent, à l'est particulièrement. A quelque distance de l'édifice un mur d'enceinte, vaguement circulaire, ne présente plus que des tronçons érodés. Au nord, à l'intérieur de l'enceinte, se dresse encore un pilier quadrangulaire du même type que ceux que l'on rencontre dans l'enceinte impériale de Gondar, au pied et à l'est des châteaux de Fasilidas et de Iyasu le Grand <sup>(2)</sup>. Au sud-ouest, à quelque cinq ou six cents mètres, sur une autre protubérance de terrain, au milieu d'un bosquet d'arbres, on devine ce qui autrefois devait être une église. Plus loin encore, vers le nord, un pont enjambe d'une seule arche l'Arno-Garno. Ce serait le plus vieux pont <sup>(3)</sup>.

Du fait de sa date — vers 1570 — ce château présente un grand intérêt. Il démontre que, près de soixante ans avant la construction du premier édifice de la Cité impériale de Gondar <sup>(4)</sup>, le style gondarien existait déjà nanti de toutes ses particularités : tours d'angle à léger fruit et coupoles, ouvertures en plein cintre et coussinets de pierre, balcons de bois, terrasses à créneaux et merlons, etc. Ce style se prolonge jusqu'au cœur du XVIII<sup>e</sup> siècle; le château du Ras Mikaël Sehoul <sup>(5)</sup>, hors de l'enceinte impériale — un des édifices les mieux conservés de Gondar — s'inspire fortement, à deux siècles de distance, du château de Gouzara. Le seul examen de leurs plans fait éclater la similitude.

Que cet art gondarien surgisse soudain, aussitôt en possession de tous ces particularismes, dès les années 1570, ne résout pas pour autant le problème de la genèse qui reste obscure et celui des apports extérieurs qui déroutent les spécialistes.

(1) MATHEW, *Ethiopia. The Study of a Polity, 1540-1935*, London, 1947, p. 38, 43, 58.

(2) Voir la vue cavalière d'Elvio Zacchia dans le livre de MONTI DELLA CORTE, *I Castelli di Gondar*, dépliant entre pages 12 et 13.

(3) *Guida dell'Africa Orientale*, 1938, p. 380.

(4) MONTI DELLA CORTE (*I Castelli di Gondar*, p. 19) date de 1634 le château de Fassil, le plus ancien des édifices de la cité.

(5) MONTI DELLA CORTE, *I Castelli di Gondar*, p. 39-41. Plan, coupe, description.

M. Mathew attribue aux Portugais de Frémone l'érection de ce château <sup>(1)</sup>. Nous n'avons pu retrouver ses sources. Néanmoins, il ne fait pas de doute, quand on considère la spontanéité avec laquelle ce style apparaît aussitôt armé de tous ces particularismes, que nous avons affaire à un phénomène d'apport extérieur. Lequel ? Ici surgit le problème, car il faut reconnaître que cet art dit « portugais » ne semble guère se souvenir du décor et du style manuélin.

Quoi qu'il en soit, le château de Gouzara-Dobit, premier témoin civil de l'art gondarien, mérite autant par son intérêt architectural et le bel équilibre de ses proportions que par les souvenirs historiques qui s'y attachent d'être sorti de l'oubli et de l'abandon.]

G. A.

## VI

### *Enselale* (pl. XXII).

Pour terminer ces notes variées ajoutons une brève information sur une découverte qui vient tout juste d'avoir lieu (février-mars 1964).

Au lieu dit Enselale <sup>(2)</sup>, dans la région du Goumbitchou (district de Tchafedensa, est du Choa), à 80 kilomètres d'Addis-Abeba par la route, nous avons dégagé les assises d'un édifice à peu près carré (environ 12 mètres de côté) <sup>(3)</sup>. De ce monument qui était complètement enfoui (pl. XXII, fig. A), il ne subsiste que le soubassement avec dallage et quatre bases de piliers disposés en carré au centre (pl. XXII, fig. B); à quoi ajouter un escalier d'accès.

La construction est en pierres régulièrement taillées (une sorte de tuf volcanique), quadrangulaires; certaines sont de grand format. L'édifice a été deux fois détruit. On remarque qu'un premier dallage et une couche de cendres existent sous le dallage supérieur et les éléments de piliers. On a reconstruit sur les décombres du premier édifice. Il semble qu'un deuxième incendie a ruiné définitivement le monument; nous avons observé en plusieurs endroits de la cendre, du charbon de bois, de la terre cuite et des morceaux de verre fondu.

Les tessons de poterie recueillis en assez grand nombre témoignent que les vases étaient de bonne qualité et de formes diverses. Cette poterie peut être rapprochée de la poterie axoumite bien qu'elle en diffère notablement.

Des clous et des crochets de fer se trouvaient en abondance ainsi que des morceaux de verre; on a recueilli quelques fragments d'une tasse en porcelaine au décor bleu. Deux fragments de plaquettes d'or. Dans les champs alentour et jusqu'à cinq cents mètres traînaient des tessons de la même poterie que celle qui a

<sup>(1)</sup> MATHEW, *Ethiopia. The Study of a Polity, 1540-1935*, Londres, 1947, p. 38. « The Portuguese from Fremont carried out the work whose keynote was simplicity for the emperor was often at the wars. » A la planche 5 est publiée (sous une légende erronée : « The Castle of Fasilidas at Gondar ») une photo du château du Ras Sehoul; elle donne une idée de la silhouette qu'avait le château de Gouzara avant l'effondrement de la façade sud.

<sup>(2)</sup> Enselale est à une bonne douzaine de kilomètres à l'est du mont Bokan, au nord-nord-est de Chonkora.

<sup>(3)</sup> Le terrain appartient au lieutenant Moulougucta Desalegne de l'Ethiopian Racing-Club. Nous lui exprimons notre reconnaissance d'avoir bien voulu faciliter nos travaux.

été trouvée dans les fouilles. Il est probable donc que d'autres constructions, de moindre importance sans doute, existaient jadis autour du monument dégagé.

L'aspect le plus remarquable de ce monument mis au jour réside dans les nombreux éléments d'architecture (et de décor) trouvés dans les ruines. Il s'agit des blocs de pierre sculptés (parfois de terre cuite) dont les motifs sont en torsades, chevrons, rosaces, croix, etc. (pl. XXII, fig. C et D).

Cette sculpture, comme la poterie, n'a pratiquement pas d'équivalent connu présentement ailleurs en Éthiopie. Elle évoque par certains côtés le décor islamique, mais d'autre part des croix à la ressemblance axoumite rendent difficile l'attribution musulmane de l'ensemble monumental <sup>(1)</sup>. Celui-ci semble pouvoir être attribué au Moyen Âge éthiopien. Mais l'absence de références matérielles ne permet guère de le dater plus précisément par l'archéologie. Il n'existe aucune tradition locale. Les chroniques nous apprennent que la région, vers le xv<sup>e</sup> siècle, a été choisie par quelques souverains pour lieu de leur résidence. Est-ce là un établissement de ces temps ? N'est-il pas plus ancien ? Énigme.

En tout cas, ces fouilles ont apporté un matériel nouveau. Elles ouvrent un chapitre de l'archéologie éthiopienne; des recherches poursuivies dans d'autres contrées du Choa procureront probablement d'autres renseignements de même nature qui viendront peu à peu servir de documents pour l'histoire d'époques encore mal connues.

<sup>(1)</sup> E. CERULLI, *Il Sultanato dello Scioa nel secolo XIII secondo un nuovo documento storico*, dans *Rassegna di Studi Etiopici*, I, 1941, p. 5-42. Sur les sultanats musulmans du Choa oriental, voir également J. S. TRIMINGHAM, *Islam in Ethiopia*, 1952, p. 58 et suiv. et O.G.S. CRAWFORD, *Ethiopian Itineraries*, 1955, fig. 19 notamment.

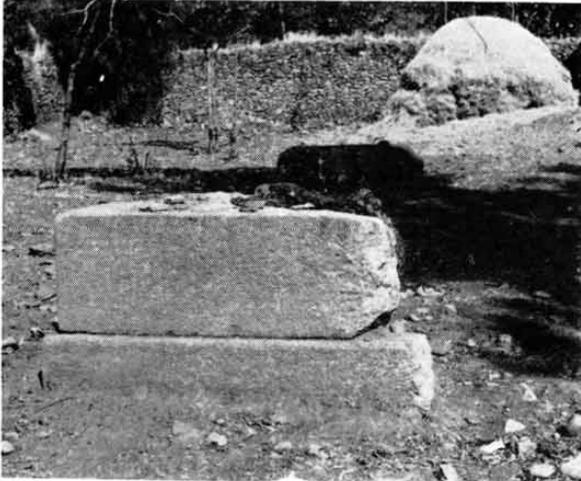
PLANCHE I



A



B



C



D



E

Fig. A. — Axoum. Goulot de jarre (*J.E.*, 2095).

Fig. B. — Axoum. Mestāhā-Ouorqi. Grande table de pierre.

Fig. C. — Axoum. Addi-Kiltè. Grosse pierre d'angle d'un édifice axoumite.

Fig. D. — Axoum. Addi-Kiltè. Gros blocs de pierre superposés ayant appartenu à un édifice ancien.

Fig. E. — Axoum. Stèle trouvée dans la terre à l'est de la ville.

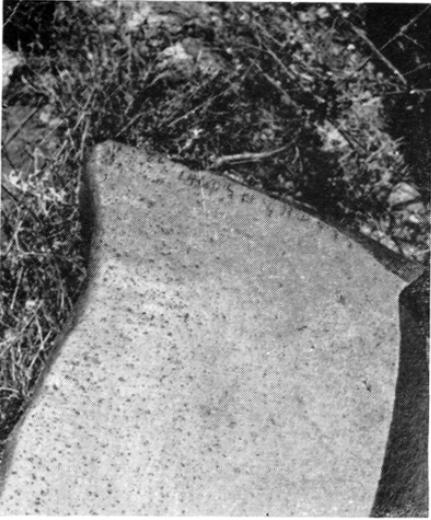


Fig. A. — Amba-Addi-Maqdas, région de Yēhā. Une inscription fragmentaire en vieil éthiopien.



Fig. B. — Mezaber, à l'est de Yēhā. Morceaux de piliers ayant appartenu à une construction ancienne.



Fig. C. — Mezaber. Ruines anciennes, un morceau de pilier.



Fig. D. — Biḥāt. Deux stèles anciennes.

PLANCHE III



A



B

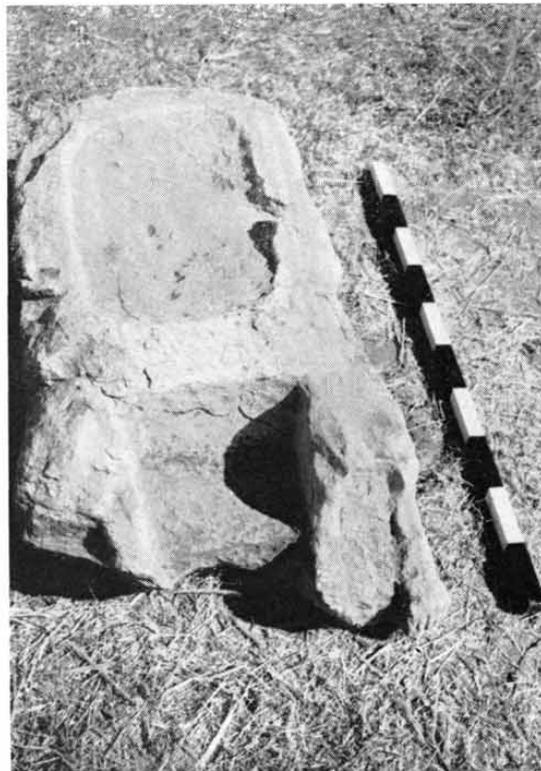


C

Fig. A. — Fiḳyā. Arasements de murs en plaques de schiste d'un édifice de l'époque préaxoumite, selon toute probabilité.

Fig. B. — Fiḳyā. Arasements de murs du même édifice.

Fig. C. — Fiḳyā. Ruines d'une construction antique voisine des restes de l'édifice précédent.



D

Fig. D. — Fiḳyā. L'autel aux protomes de sphinx.

PLANCHE IV

Fig. A. — Biet-Abba-Hanni. Ruines antiques.

Fig. B. — Biet-Abba-Hanni. Mur antique en plaques de schiste.

Fig. C. — Hām. Enda-Maryam. Bassin de pierre de l'époque axoumite très vraisemblablement.



A



B

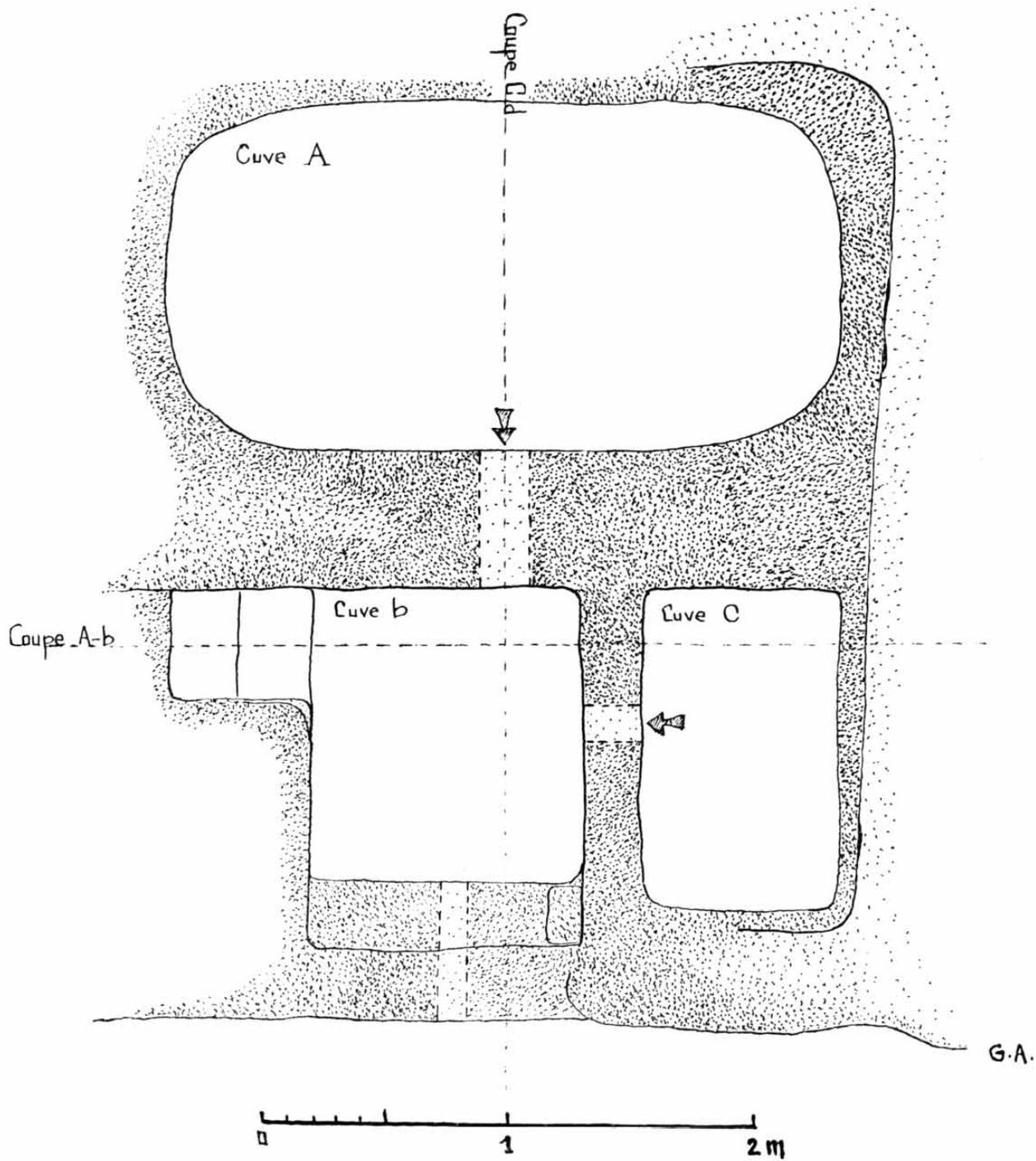


D

Fig. D. — Hām. Enda-Maryam. Grand pilier monolithique dans le maqdas de l'église. Époque ancienne.

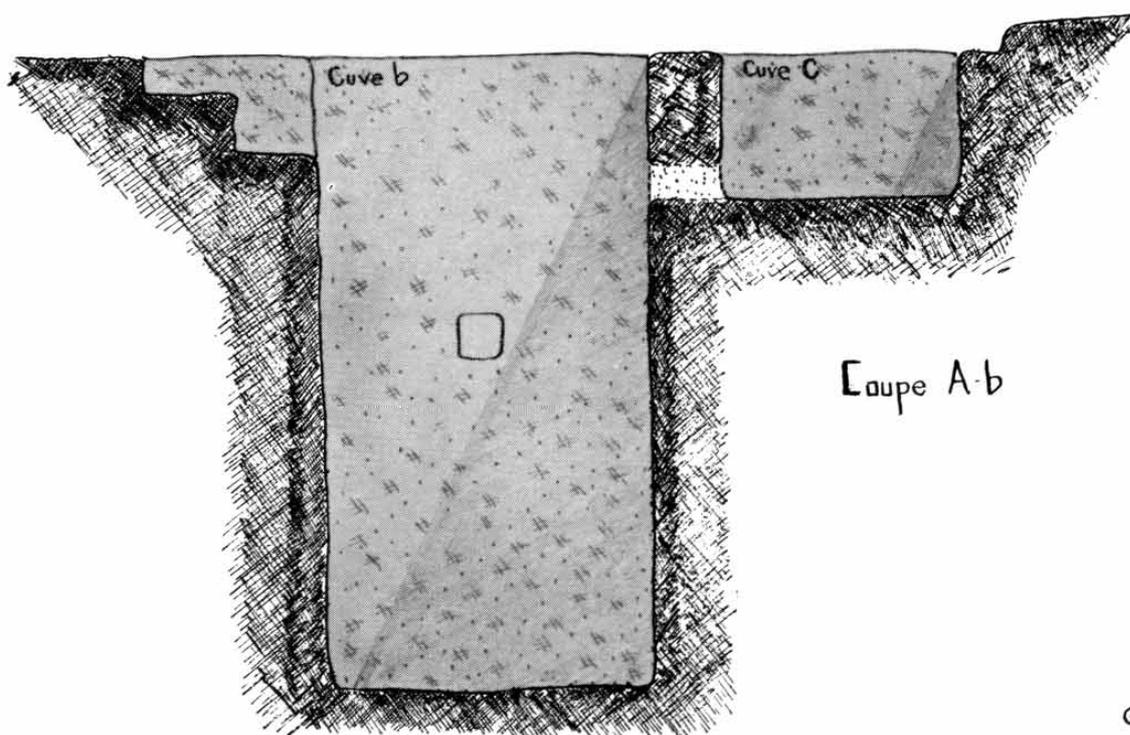
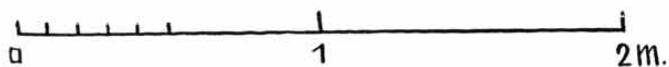
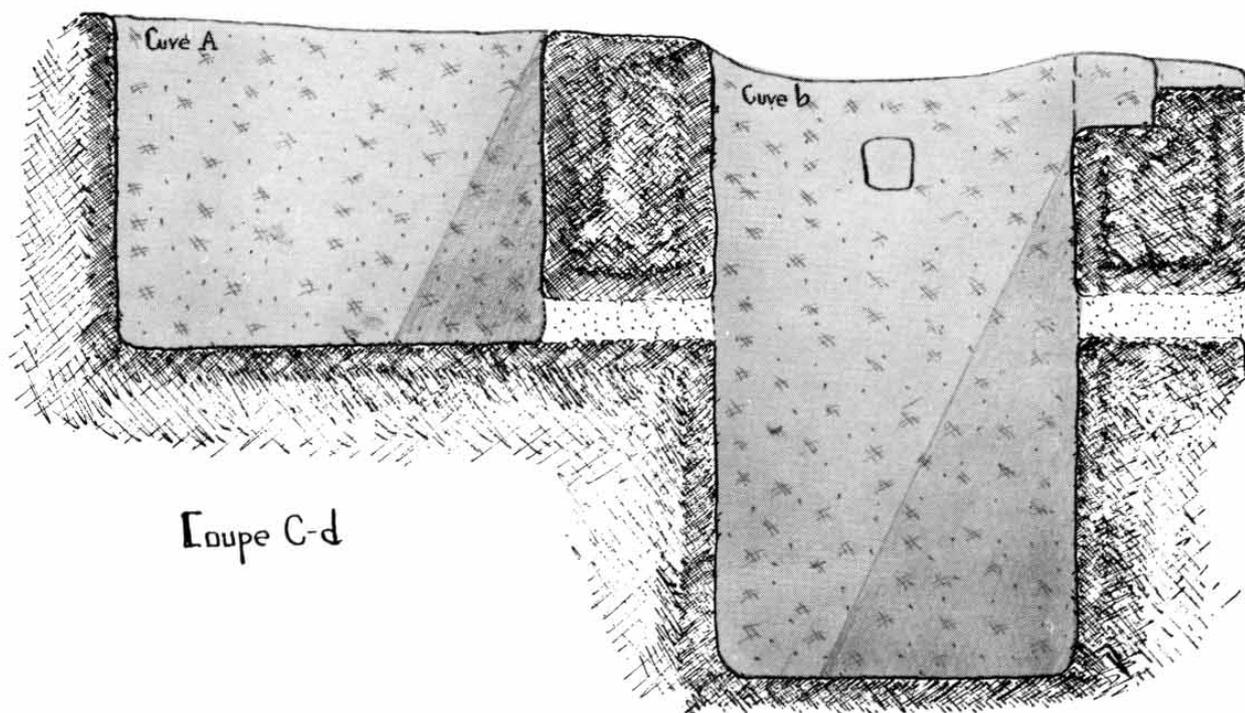


C



Hâm. Abba-Libanos-meçella. Pressoir ancien

PLANCHE VI



G.A.

Hâm. Abba-Libanos-meçella. Pressoir ancien.



Fig. A. — Hām. Abba-Libanos-meşella.  
Pressoir ancien, à droite le bassin de décantation.

Fig. C. — Hām. Abba-Libanos-meşella.  
Vue d'ensemble.



Fig. B. — Hām. Abba-Libanos-meşella.  
La grande cuve où mettre les fruits.

Fig. D. — Hām. Abba-Libanos-meşella.  
En haut, à droite, deux degrés.

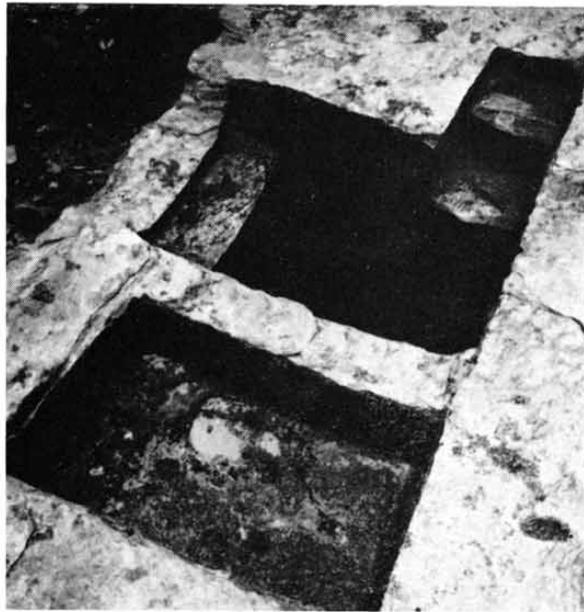


PLANCHE VIII

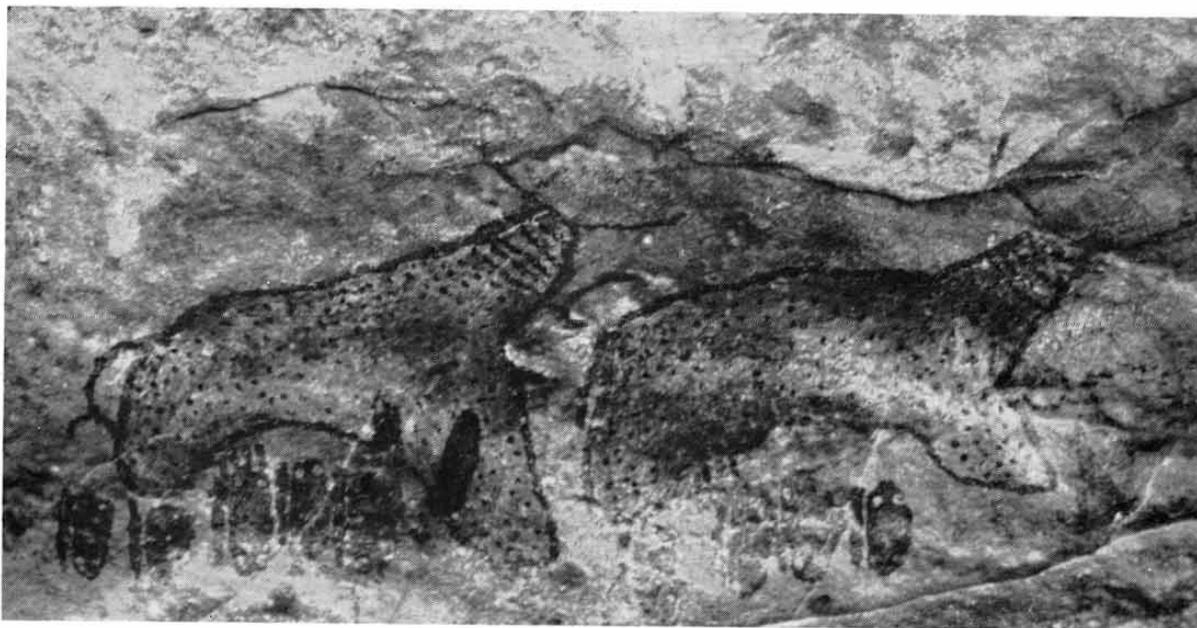


Fig. A. — Peintures noires et blanches à Laga Oda :  
bovidés tachetés, personnages schématiques avec boucliers (?).



Fig. B. — Peintures appartenant à plusieurs styles dans la grotte de Goda Dassa :  
bovidés noirs cernés de blancs, bœuf, éléphant, panthère, antilope et lion en noir.



Fig. A. — Vase en terre cuite d'Aşbi-Tafari.

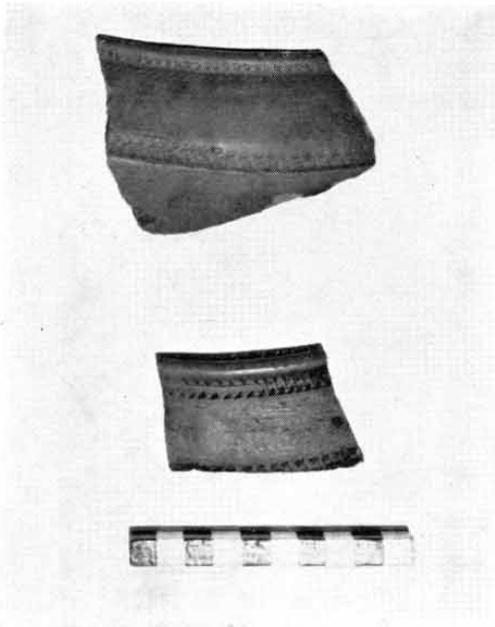


Fig. B. — Tessons de poterie provenant de Manera. Décor incisé.

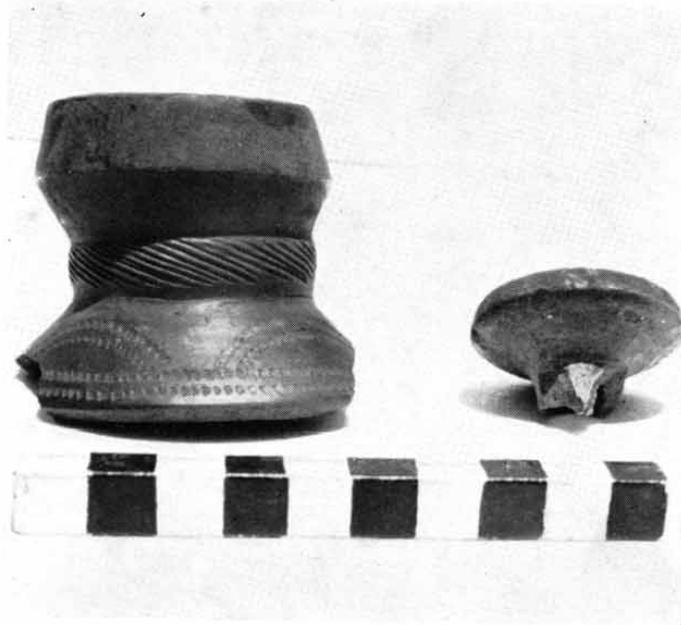


Fig. C. — Pipe et morceau de poterie provenant de Manera.

PLANCHE X

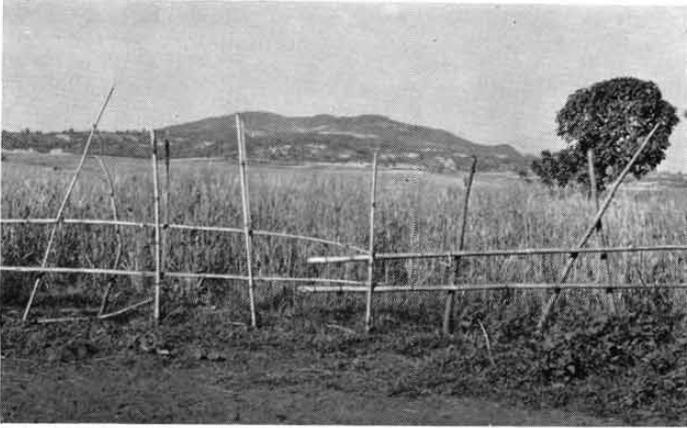
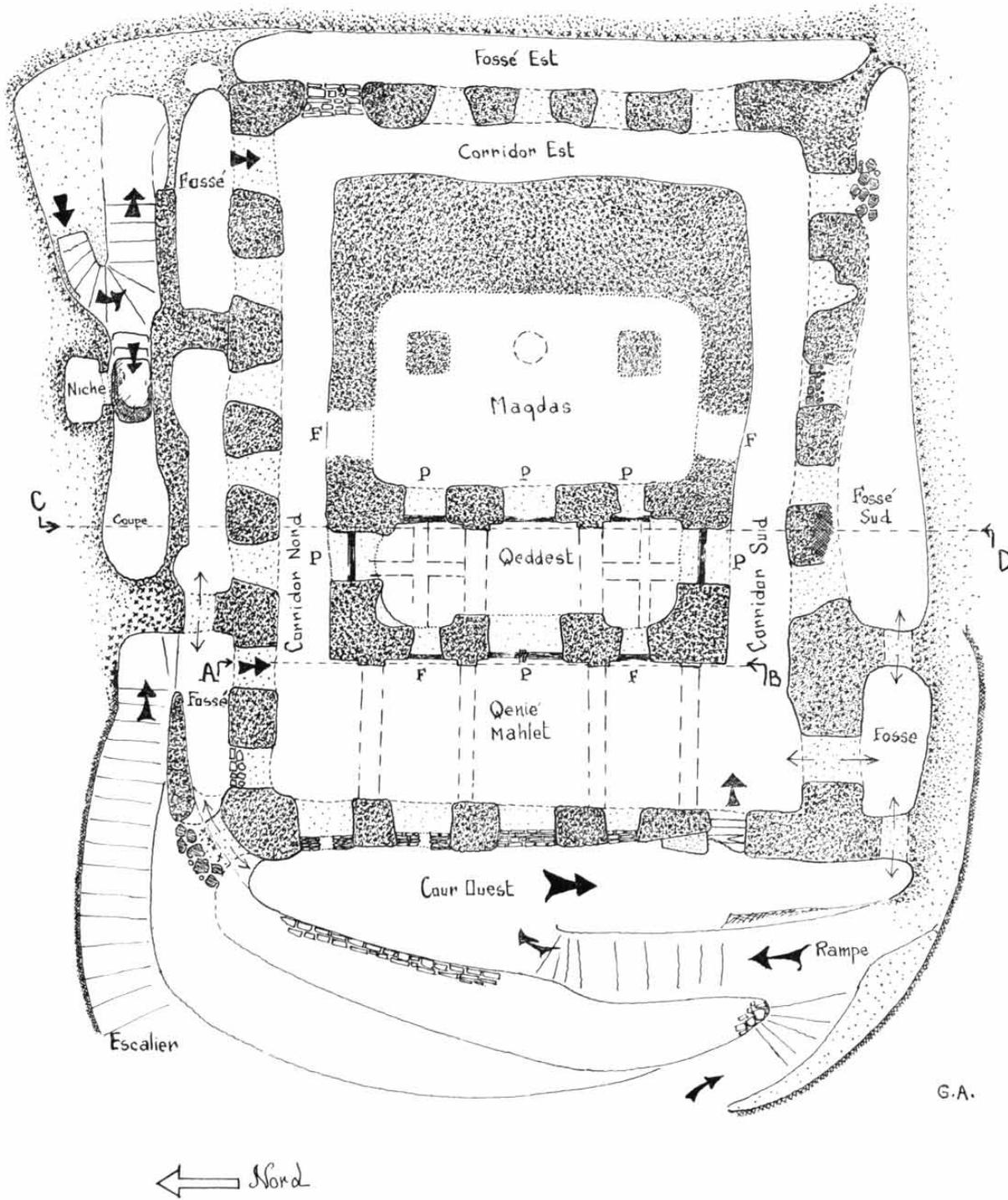


Fig. A. — Le mont Djibat.

Fig. B. — La forêt de bambous sur le mont Djibat.



Fig. C. — Djibat. Un pan de mur ancien.



0 1 2 3 4 5 10 M

Adadi-Maryam. Plan de l'église.

PLANCHE XII



Fig. A. — Adadi-Maryam. « Dans cette immense plaine nue (Pays Soddo), un bouquet d'arbres attire l'attention : le village d'Adadi-Maryam » (Azaïs et Chambard).



Fig. B. — Adadi-Maryam. Le sommet de l'église, bloc légèrement arrondi, vu de l'ouest.



Fig. C. — Adadi-Maryam. La tranchée ouest, avec à droite la rampe d'accès en forme de S.

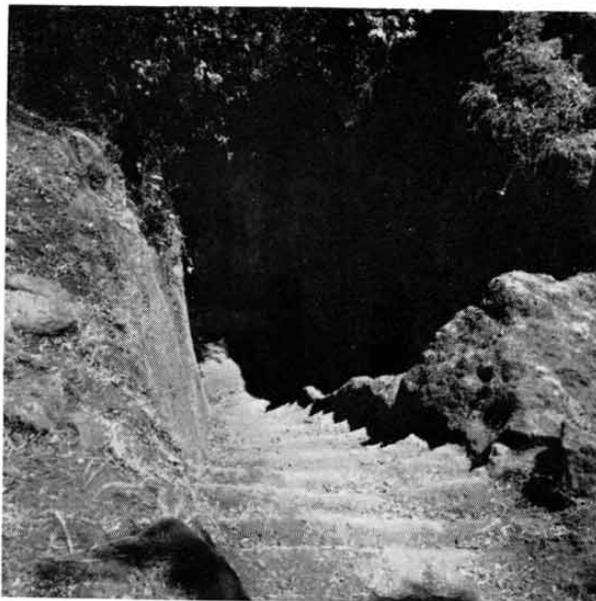


Fig. D. — Adadi-Maryam. L'escalier en angle nord-ouest.



Fig. A. — Adadi-Maryam. Angle nord-est : l'accès sur les petites fosses.



Fig. B. — Adadi-Maryam. Angle nord-est (vu de l'est). On aperçoit au premier plan le tenon nord-est qui raccorde l'église (à gauche) au reste du terrain rocheux. A droite, l'entrée d'une niche « où se tenaient, dit-on, les moines pour jeûner ou faire pénitence ».

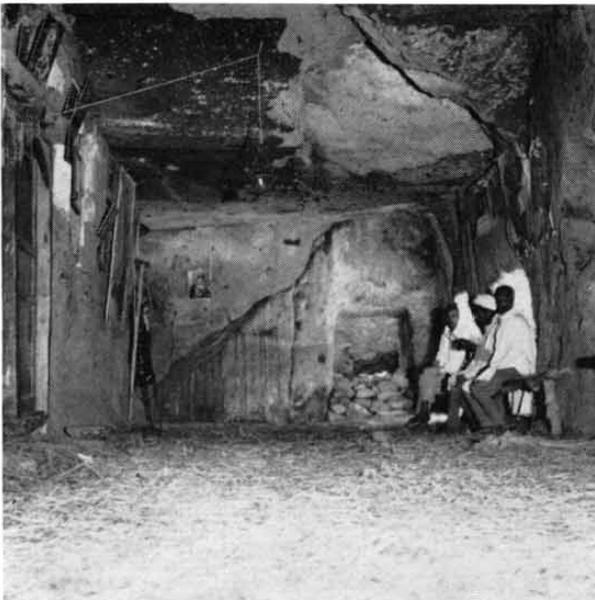


Fig. C. — Adadi-Maryam. Le Quenie Mahlet, ou grand vestibule d'entrée, pris à partir du nord.

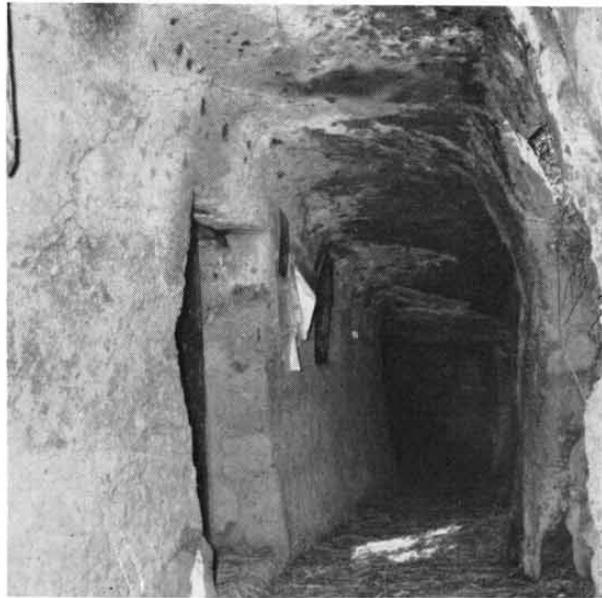


Fig. D. — Adadi-Maryam. Le corridor latéral vu à partir du grand vestibule.



Vierge allaitant, de Daga-Istifanos, xv<sup>e</sup> siècle.



Logo-Sarda.  
Fig. A. — Peinture de manuscrit,  
xiv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle.  
◀ L'évangéliste saint Luc.



Fig. B. — Peinture de manuscrit,  
xiv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle.  
L'évangéliste saint Marc. ▶

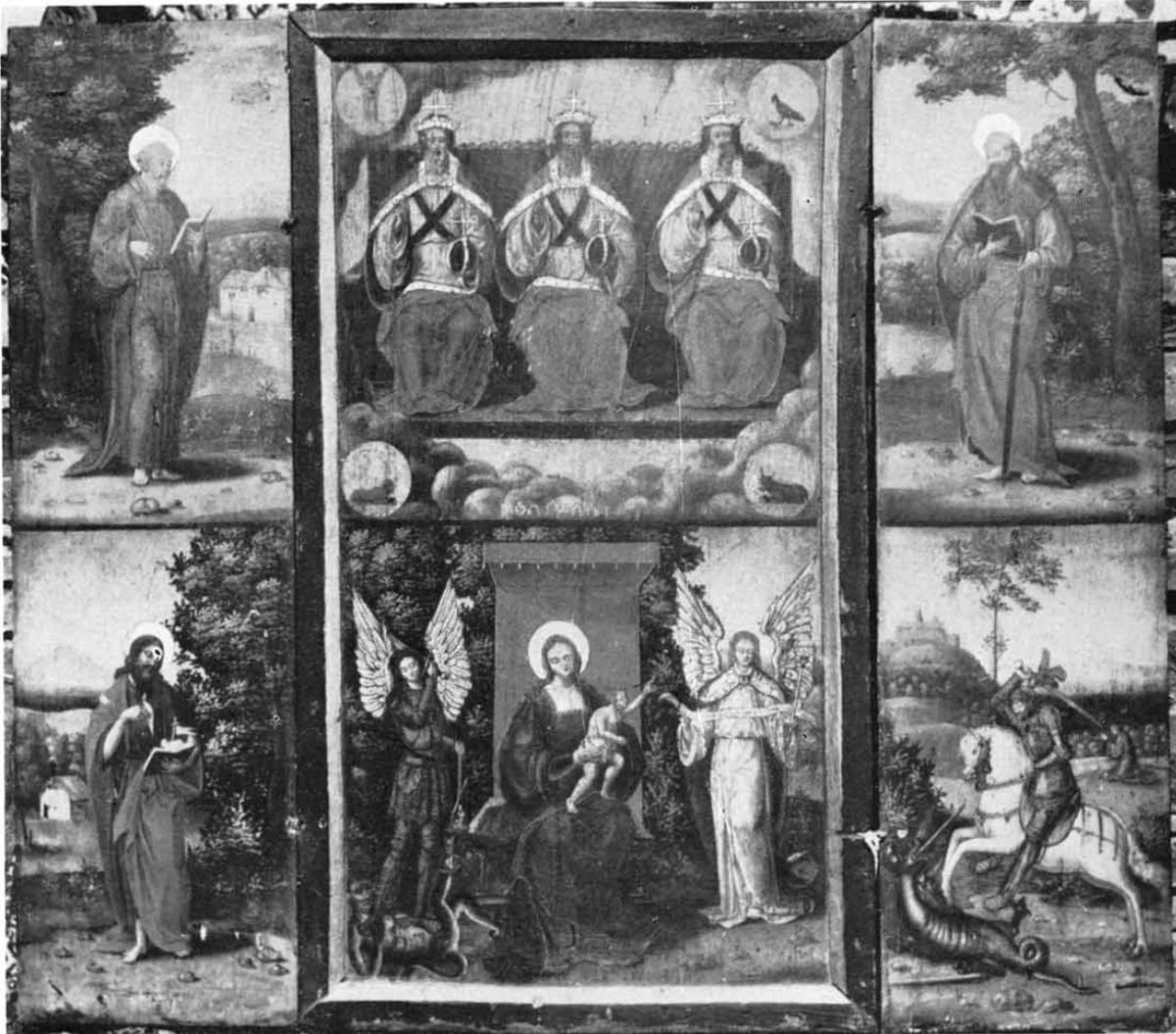
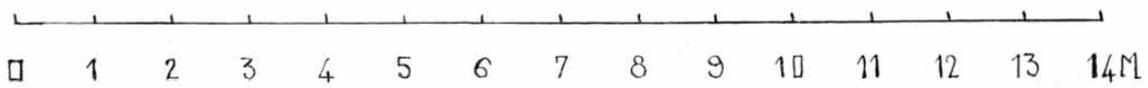
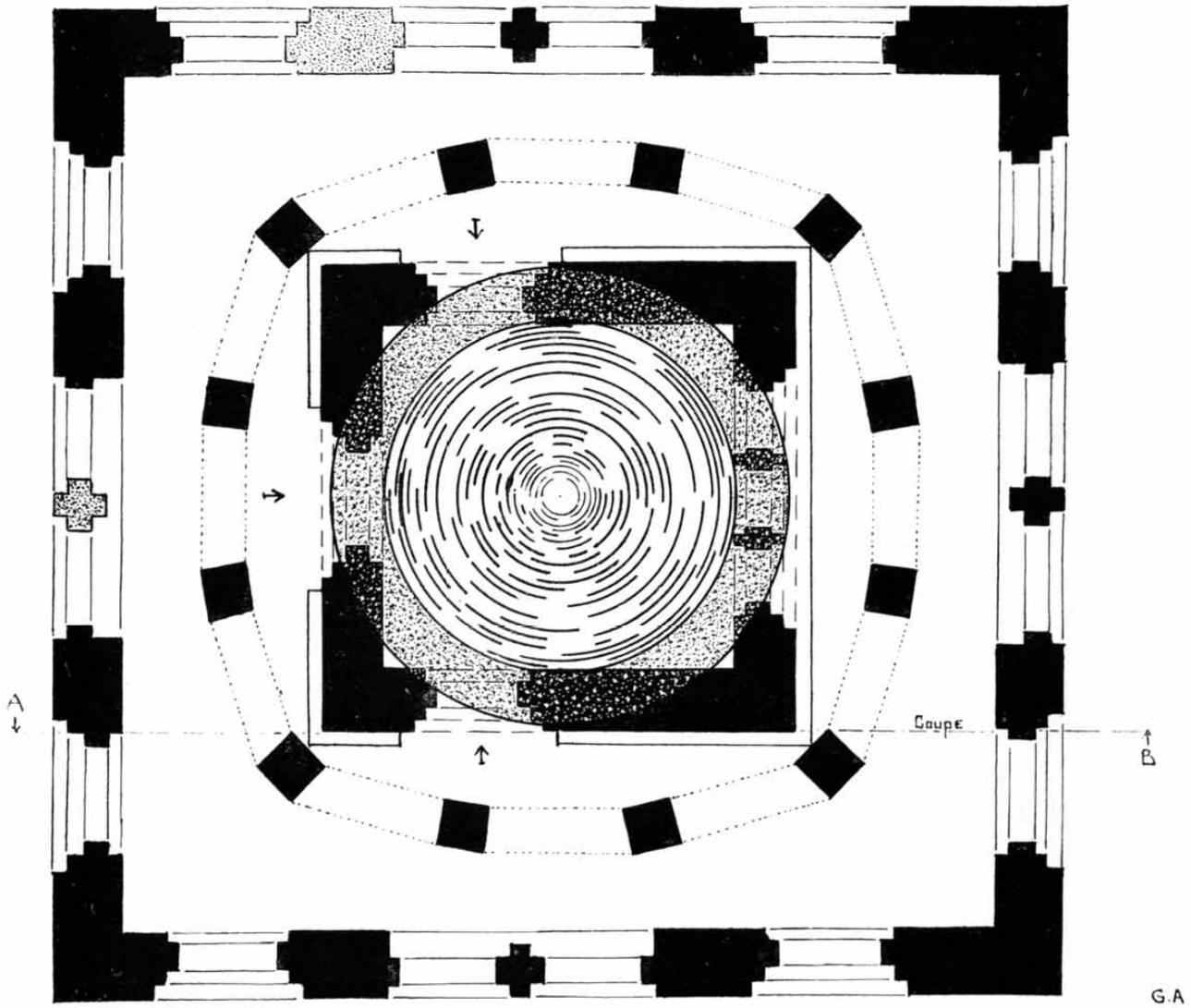
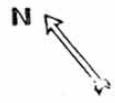
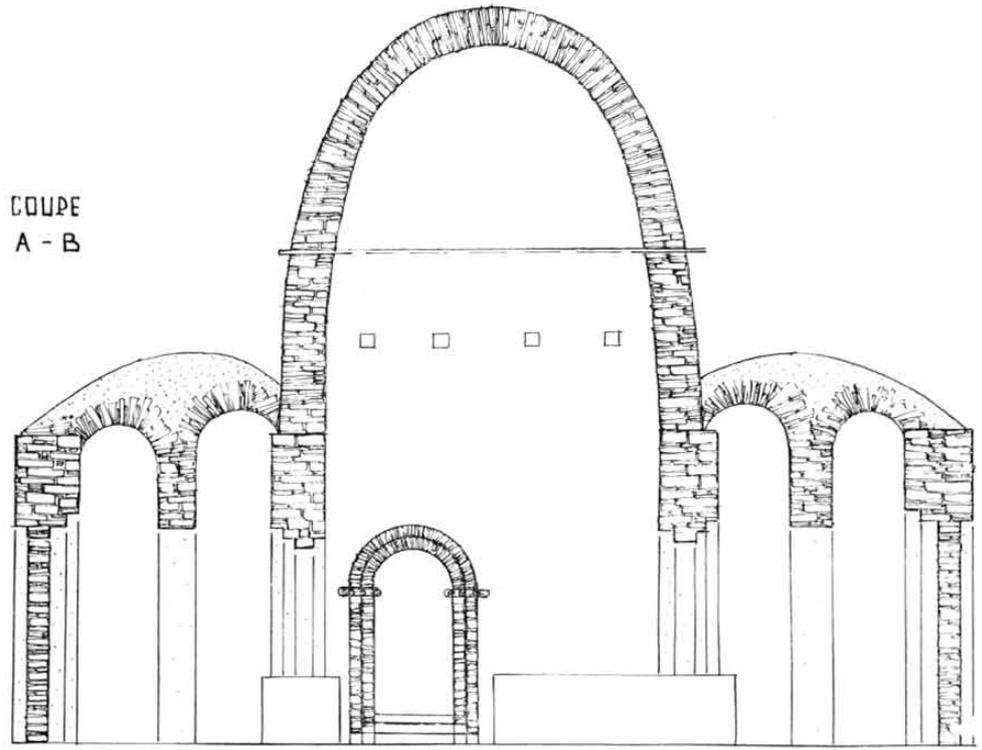
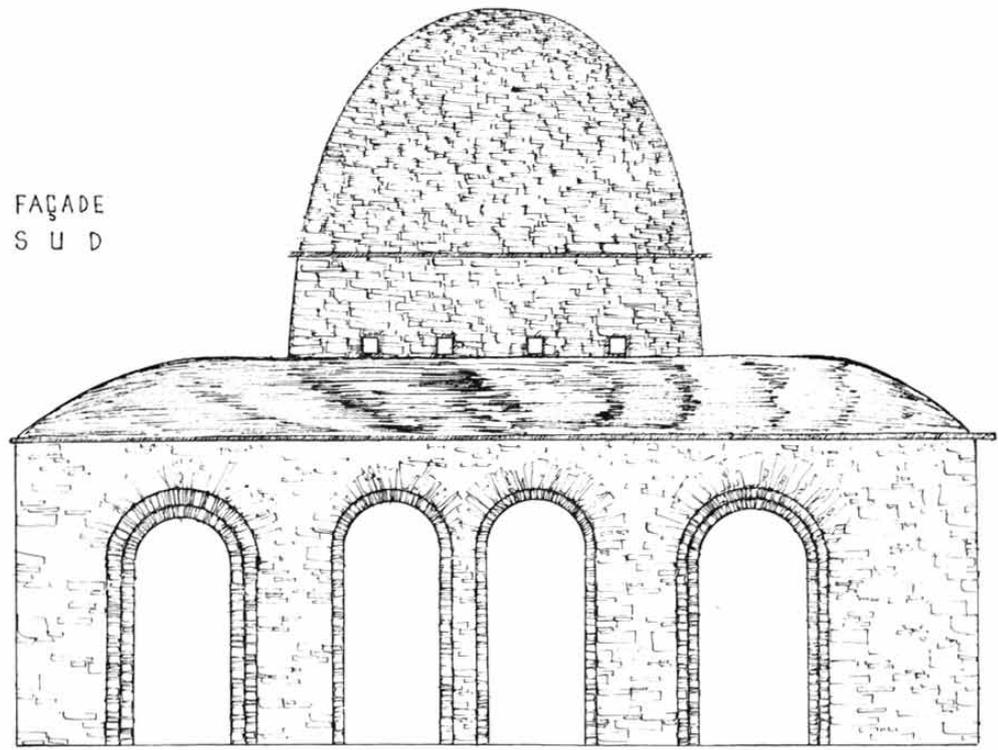


Fig. C. — Dima-Guiorguis. Grand triptyque du début du xvi<sup>e</sup> siècle.

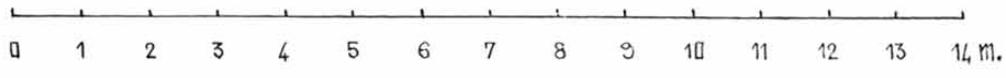
PLANCHE XVI



Plan de l'église Queddous Mikaël de Barié-Guemb.



G.A



Élévation reconstituée de la façade sud et coupe A-B de l'église de Barié-Guemb.

PLANCHE XVIII

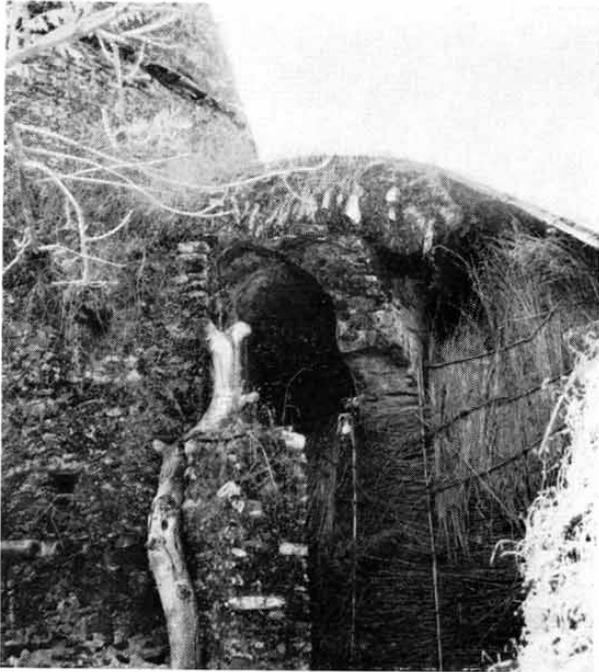


Fig. A. — Église de Barié-Guemb. Dans le corridor ouest, le seul lambeau de couverture qui subsiste. Au premier plan, pilier détruit qui jouxte l'angle nord-ouest du maqdas.



Fig. B. — Église de Barié-Guemb. Vue, à partir d'une baie extérieure (façade sud) du lambeau de couverture qui subsiste dans le déambulatoire, en ouest.



Fig. C. — Église de Barié-Guemb. Le système de double-voute, face à l'entrée principale du maqdas, en ouest.

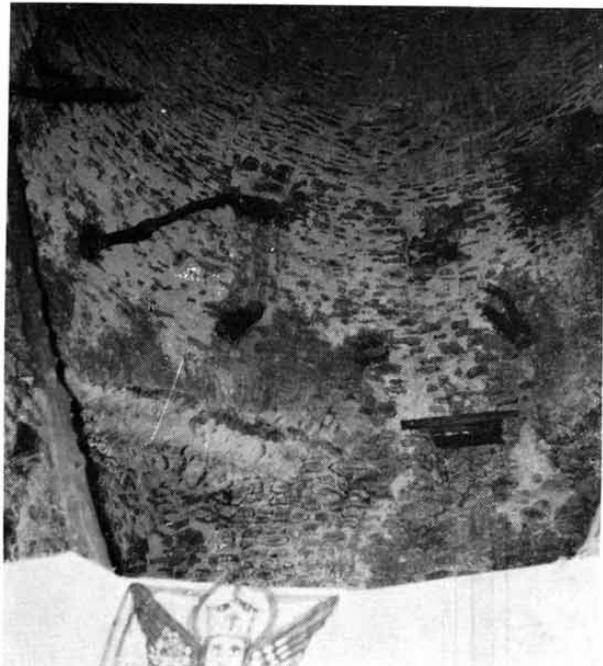
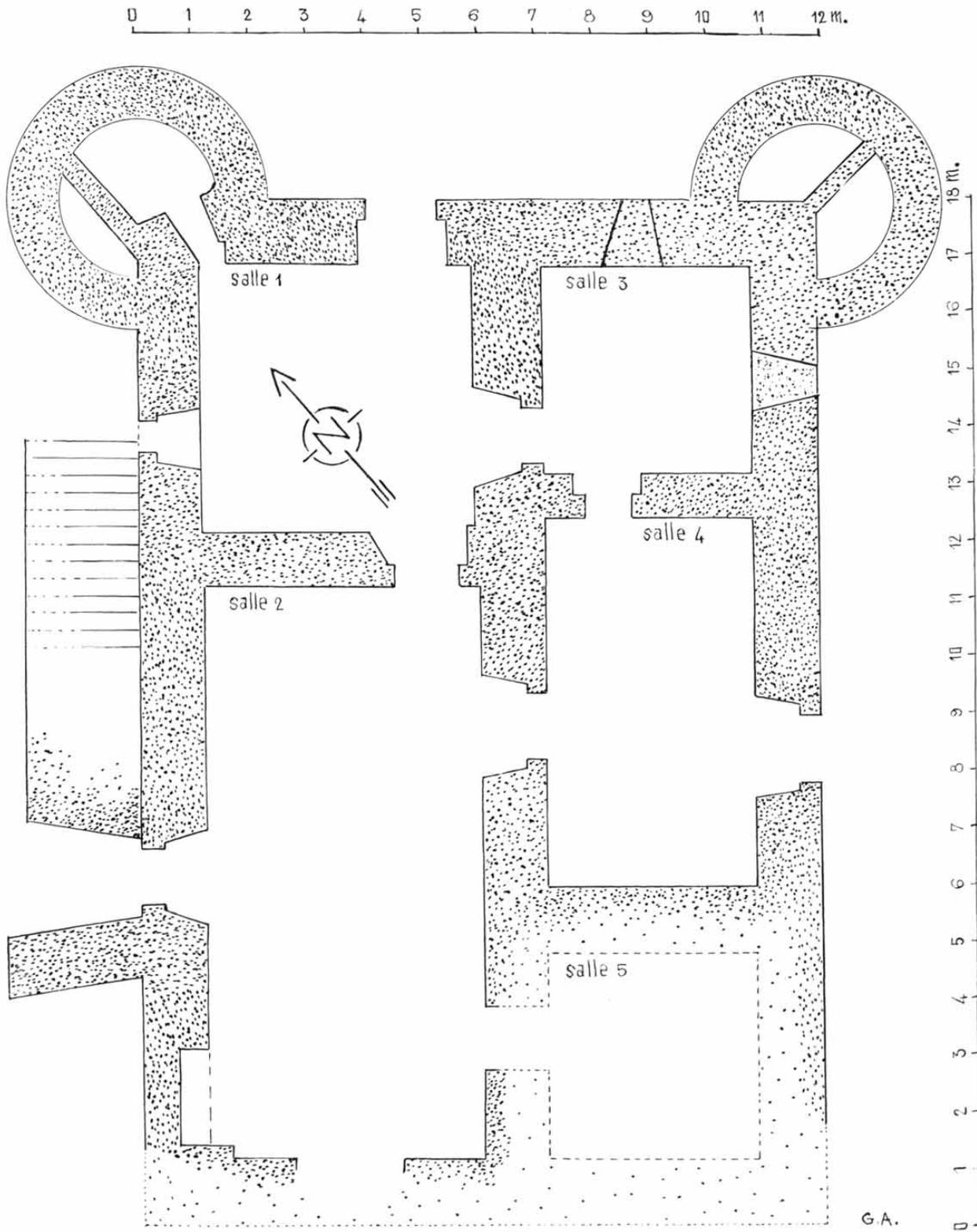


Fig. D. — Église de Barié-Guemb. Intérieur du maqdas. La coupole et une des trompes d'angle (angle nord-est).

PLANCHE XIX



Plan du château de Gouzara-Dobi.



Fig. A. — Château de Gouzara. Façades est et nord (entre deux tours rondes). Seul le pan de mur nord de la grande tour carrée subsiste.



Fig. B. — Château de Gouzara. Façade ouest du château. Au pied et le long de cette façade, un escalier de pierre, puis de bois sans doute, permettait d'accéder à l'étage par la grande baie que l'on aperçoit à droite.

Fig. A. — Château de Gouzara. La façade nord, entre deux tours. Au premier plan un pilier quadrangulaire du même type que ceux de l'enceinte impériale de Gondar.



Fig. B. — Château de Gouzara. Le château vu du sud avec l'amas de décombres reste de la grande tour carrée.

Fig. C. — Château de Gouzara. Angle d'une salle en étage (au-dessus de la salle 2). Noter la niche pratiquée dans l'épaisseur du mur et, à gauche, les logements des poutres.



PLANCHE XXII



A



B

Fig. A. — Enselale (Choa). À droite, la butte où sont les ruines. Au fond, le mont Yerer.

Fig. B. — Enselale. Un reste de pilier. Travaux de fouille.

Fig. C. — Enselale. Élément de décor architectural.

Fig. D. — Enselale. Morceau de sculptures. Rosaces. Tuf volcanique.



C



D